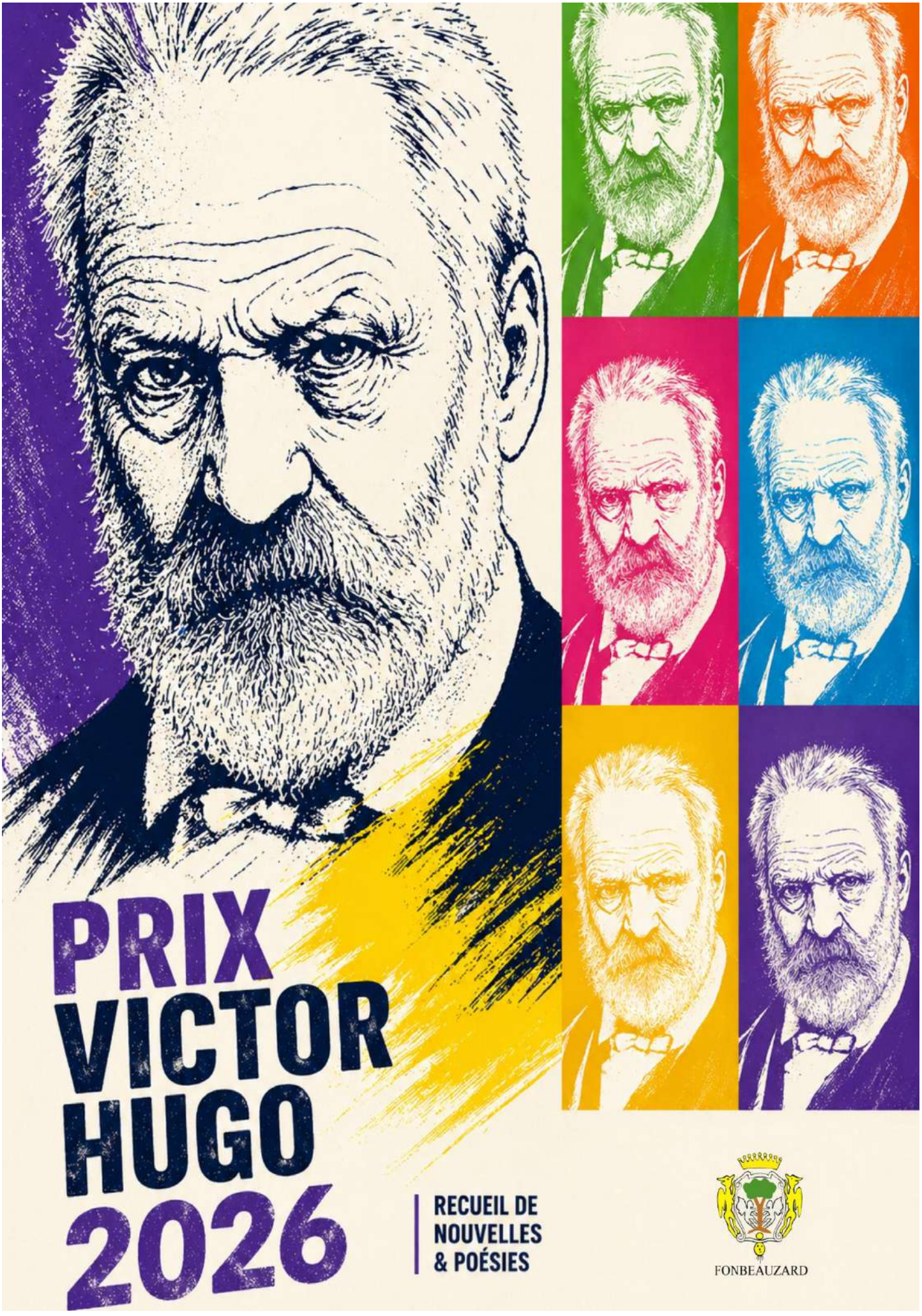


PRIX VICTOR HUGO 2026

RECUEIL DE NOUVELLES & POÉSIES

FONBEAUZARD

LES LAUREATS DU PRIX VICTOR HUGO 2026

CHRISTIAN GOLLER. « Chapelet de 9 histoires courtes comme des CHA grains »
Prix du calembour

SARAH BOTTAREL. « Monsieur Antonin »
Prix de la résistance

MARIE RIVOIRE. « Le fil invisible »
Prix du jury

FANNY SALAT. « Anxiété »
Prix du cœur inquiet

AURORE THOMINE. « L'appel de la forêt »
Prix de la forêt retournée

SANDY TORTES. « Lô »
Prix au fil de l'eau

MARION GELADE. « Adopte tentacules, crocs et griffes »
Prix de la rencontre 2.0

AMANDINE BILA. « Nekomimi l'homme chat »
Prix jeune plume

Chapelet de neuf histoires courtes comme des CHA grains.

Le charron charriât ses six chars sur sa charrette sans choir : chanceux ce charron !

« Chameau ! Je bosse moi ! » lança le dromadaire.
« Amputé ! » lui répondit le chameau.
Ces deux-là ne prendront pas le désert ensemble.

Chatouille, papouille, gratouille… plutôt paradisiaque !
Matraque, cloaque, morbaque, ... là, on descend plutôt au niveau des « ouilles ».

La fouine sait que chafouin n'a aucun rapport avec l'herbe à chat séchée, tout comme le pentothal avec le pain complet.

Ce chaud chaland sort chercher sa mâche au marché en marchant et il lui chaut que soit si charmant son cher marchand.

Chapardeur ? Et bien « CHA » parce que tout commence par ça, et « ARDEUR » parce qu'il en faut pour échapper à l'échafaud des fâcheux. Comment ? Le P ? Le P c'est le symbole du phosphore ; considère-le comme une invitation à cogiter !

Petite annonce : Cherchons charpentiers charpentés pour remonter une pente en charpie de six arpents entiers. Chantier en Harpe.

Vouvoiement, tutoiement, frôlement, frottement, emballement, chatoiement, halètement, firmament, événement, accouchement, allaitement, agacement, questionnement, mais tu me mens, éloignement, allo maman, isolement… Vouvoiement, tutoiement, frôlement …

Ils étaient forts, ils étaient d'eaux, ou sentaient bon le sable chaud,
De cartes, en Espagne ou hantés. Mais surtout j'adore leurs petits crus !
Oui, je les aime tous, les châteaux. Que voulez-vous, on n'est pas de Blois !

CHRISTIAN GOLLER

PRIX DU CALEMBOUR

Anxiété

J’étais perdue, l’anxiété m’a pris la main.
La forêt laisse ma peau aux ronces.
Les fougères brouillent le chemin.
Je marche presque longtemps, je m’enfonce.

Les cailloux perdent leur nom sous les franges de lierre.
Les arbres approfondissent les cieux.
Il n’y a plus de temps, il est mort hier,
Pourtant il n’était pas si vieux.

Le cœur inquiet respire mal sous l'écorce.
La sève plus ancienne que ma mémoire
Redonne à mon sang la force,
Dénoue mes poumons, brise l’étouffoir.

Le vent n'efface rien : il déplace les vérités.
La mousse retient la chaleur des absents.
La forêt garde la trace des pas que l’on fait.
Un seul, vingt-huit, cinq-cents.

La résilience, de ses bras, peut éventrer les murs.
La lumière jaune cherche sans cesse une issue.
Le silence ouvre en moi une chambre sans serrure.
Je suis entrée ici presqu’à mon insu.

Bienvenue dans le bois du repentir !
Sous mon poids, les racines tremblent, toutes fendues.
Les blessures peuvent apprendre à fleurir.
Me voilà, j'étais attendue.

FANNY SALAT

PRIX DU CŒUR INQUIET

Adopte Tentacules, Crocs ou Griffes

« Mais pourquoi ai-je installé cette application ? »

Cette question, Pixie se la posait depuis son réveil.

Plus précisément depuis qu'elle avait téléchargé « Adopte Tentacules, Crocs ou Griffes », l'application de rencontres la plus en vogue du royaume magique.

Tout en distribuant sa poussière de fée sur les premières fleurs du printemps, elle ne pensait qu'à ça.

Évidemment, elle s'était empressée de créer son profil. Quitte à faire les choses, autant les faire correctement. Elle avait choisi sa plus belle photo – celle où ses ailes semblaient légèrement scintiller naturellement et où son sourire paraissait spontané, alors qu'il lui avait fallu vingt-sept essais et dix-huit changement de tenue.

À sa grande surprise, quelques minutes seulement après son inscription, alors qu'elle enfilait ses protège-ailes anti-UV, une réponse arriva.

« Vous avez un match. »

Son cœur avait fait un bond. Depuis... impossible de penser à autre chose. Elle avait bien fait défiler les profils pour avoir une vue d'ensemble, mais son « match » l'obsédait.

Franchement, l'idée même des applications de rencontre lui paraissait absurde.
Quelle créature sensée, dotée d'un minimum d'instinct de survie, inviterait volontairement un parfait inconnu dans sa vie ?
C'était exactement comme ça que débutaient tous les mauvais contes :

Une licorne qui accepte un pique-nique avec une manticore.
Une sirène qui répond au message d'un kraken.
Une fée qui pense qu'un démon est « sûrement très gentil lorsqu'on apprend à le connaître ». À chaque fois, quelqu'un finissait mangé.

Pourtant...

Dans un élan de curiosité qu'elle regrettait déjà, Pixie avait ouvert son profil.
« Bonjour à toi, future créature qui t'arrêteras sur mon profil.
Amoureux de la nature, des couchers de soleil et des plages désertes, je tente ma chance ici.
Ma vie ne ressemble ni à un conte de fées... ni à un roman de Bram Stoker.
Je n'ai ni le goût du sang, ni celui des carottes fraîchement arrachées pour nourrir un thucia.
J'aime rire, voyager, glisser sur les lacs gelés et découvrir de nouveaux horizons... »
Forcément, avec une présentation pareille, Pixie avait immédiatement envoyé un message.

Et c'était précisément là que les ennuis avaient commencé. Depuis, son esprit oscillait entre curiosité, angoisse et auto-flagellation.

En saupoudrant une rose d'un peu de poussière enchantée, elle se sermonnait. Mais qui pouvait bien se cacher derrière ce profil ? Et si c'était une créature dangereuse ?

Tout le monde connaissait l'histoire de la fée des montagnes qui avait répondu au profil d'un troll végétarien. Le premier rendez-vous s'était très bien passé. Le deuxième aussi. Au troisième, le troll avait décidé d'arrêter son régime.
La pauvre fée n'avait même pas eu le temps de mettre son profil à jour. « C'est compliqué » aurait été parfait.

Bien sûr, il existait quelques exceptions.

La Méduse du lac voisin en était la preuve vivante. Pendant près de trois cents ans, elle avait échoué à chacun de ses premiers rendez-vous. Il faut reconnaître que transformer ses prétendants en statues avant le dessert compliquait légèrement les choses.
Sa devise était devenue célèbre : « Je préfère les hommes dans mon lit que dans mon jardin. ».
Une belle philosophie… Malheureusement, son jardin comptait déjà cinquante-neuf statues. Ce n'était pas particulièrement rassurant pour les prétendants suivants.
Puis un jour, grâce à cette application, elle avait rencontré Polyphème.
Le cyclope.
Oui.
LE Polyphème de l'Odyssée.
Ce fut le coup de foudre. Enfin... surtout pour elle. J'ai toujours pensé qu'être borgne diminuait considérablement les risques de finir pétrifié. Finalement, c'est peut-être ça, le secret des couples qui durent : toujours avoir au moins un amoureux qui ne voit pas très bien.

Pixie secoua la tête. Elle s'égarait. Son mystérieux prétendant était peut-être un vampire. Certes, écrire « J'adore les promenades en plein soleil » pouvait sembler étonnant. Mais avec une bonne crème solaire indice 80, tout devenait envisageable.
Un loup-garou pouvait-il écrire : « Je suis calme et posé. ». Bien sûr. À condition de ne parler que de vingt-six jours par mois.
Puis venait cette phrase : « Je suis gourmet. » Elle aussi. Mais entre une fée gourmet et un ogre gourmet, la nuance restait importante. L'une dégustait des macarons à la violette. L'autre dégustait les pâtissiers. Ce n'était, après tout, qu'une question de point de vue.
« Non-fumeur. » Voilà une information capitale. Les dragons pouvaient donc être éliminés. À moins qu'il ne vapote du feu.
La phrase qui l'intriguait le plus restait pourtant : « J'adore la glisse. » La glisse ? Par tous les dieux... Et s'il n'avait pas de jambes ? Un basilic ? Un serpent géant ? Ou pire... Un démon rampant ?
À cette seule pensée, Pixie versa tellement de poussière de fée sur une jeune pousse qu'elle grandit de quatre mètres en quelques secondes. Oups.

Elle inspira profondément. Il fallait arrêter de voir le mal partout. Rien ne disait qu'il s'agissait d'une créature dangereuse. Peut-être était-ce simplement un gentil elfe. Ou un faune. Ou une autre fée. Après tout... Elle-même n'avait pas été totalement honnête sur son profil.
Enfin...
Disons qu'elle avait légèrement... réinterprété la réalité. Ce n'était pas un mensonge. C'était de la prévention. Oui, elle avait indiqué être mannequin à New York. Oui, elle ne s'appelait pas Ashley. Oui, elle ne mesurait un mètre soixante-quinze. Mais enfin... elle était quand même très

jolie pour une fée. Et puis elle avait réellement survolé les bégonias de Mariah Carey. Une fois. Ça comptait presque comme une rencontre.

Pendant que Pixie passait mentalement en revue chacun de ses petits arrangements avec la vérité afin d'éviter de finir dans l'assiette d'un monstre, à plusieurs kilomètres de là, un jeune humain timide, parfaitement ordinaire, relisait son message pour la dix-septième fois avant d'oser cliquer sur « Envoyer ».

Bonjour chère Ashley. J'espère que tu trouveras quelques minutes entre deux shootings new-yorkais pour lire mon message...

Pixie n'avait absolument aucune idée qu'elle ne risquait pas de se faire dévorer.

En revanche, un certain Julien, comptable à Limoges, était sur le point de découvrir qu'il existait des mensonges bien plus difficiles à expliquer qu'une simple photo retouchée…

MARION GELADE

PRIX DE LA RENCONTRE 2.0

Prix 2026 Victor Hugo

« Lô »

Bonjour, je m'appelle « Lô ». Vous cherchez à m'éviter quand je vous mouille les cheveux, vous me cherchez lorsque vous souhaitez vous rafraichir. Mais moi je n'en fais qu'à ma guise seriez-vous aussi capricieux que moi ???

Enfant vous m'adoriez, vous chaussiez vos bottes et vous sautiez les deux pieds dans les flaques. Après ma venue, vous regardiez sortir les escargots.

Certains d'entre vous sentent ma présence et devinent mon odeur avant même que j'apparaisse.

Beaucoup continuent de s'émerveiller après ma rencontre avec mon ami Soleil et laissent leur imagination vagabonder sur l'arc en ciel.

Certains me craignent quand je coule abondamment et que je n'arrive plus à rester dans mon lit.

D'autres aiment m'écouter, fenêtres grandes ouvertes, laissant passer une légère brise sur leur visage.

Quelques-uns sont soulagés de me voir apparaître après Tonnerre et Eclair annonçant ainsi la fin de l'orage.

Certains rient quand ils se font surprendre par moi alors qu'ils ne s'y attendaient pas.

Tous m'ont connue dans des moments tristes sur leurs joues et j'espère que tous m'ont aussi connue aux coins des yeux quand la joie est profonde.

Certains aiment m'écouter assis sur le sable, d'autres me laissent faire disparaître leurs empreintes présentes quelques instants plus tôt.

Vous m'espérez tous pour éteindre le feu qui ravage les forêts et vos maisons.

Seuls quelques-uns m'aiment profondément pour venir danser avec moi et me préservent.

Certains attendent impatiemment l'hiver pour me voir me transformer et repeindre la nature tout en blanc.

Quelques-uns aiment m'observer tôt le matin sur les feuilles des plantes et sentir sous leurs pieds nus la rosée du matin.

Des passionnés admirent ma grandeur quand je me jette du haut de la cascade, tout comme ils apprécient la quiétude de la rivière.

Vous me détestez quand je viens ravager vos souvenirs.

Certains m'apprécient fraiche tandis que d'autres me préfèrent chaude infusée d'un doux parfum.

Je vous agace quand je tombe s'en discontinuer pendant plusieurs semaines mais vous oubliez vite que je peux me rarifier.

Vous me détestez quand j'apparais devant vous quand vous conduisez et que je fais disparaitre le paysage, mais vous m'adorez quand je transforme l'atmosphère en un moment féérique.

Je vous effraie quand je me transforme en une vague géante pouvant tout détruire sur son passage.

Vous aimez sauter dans mes vagues, surfer ou encore vous laisser bercer par les flots.

Vous m'aimez comme vous me craignez, je suis « Lô » une âme précieuse.

SANDY TORTES

PRIX AU FIL DE L'EAU

Nekomimi l'homme-chat

Dans une jolie maison en pierre vivent une fée et un Nekomimi, un homme-chat. Aujourd'hui, ils accueillent leurs trois petits enfants pour les vacances d'été. Le soir venu, les grands-parents couchent les enfants et vont se reposer dans le canapé en face de la cheminée où un feu doux crépite. Quand ils pensent enfin être au calme trois paires de yeux apparaissent et une voix s'élève :

« Mamie Bonnie, Papy Raine on n'arrive pas à dormir. » Dit Lori.

- D'accord, asseyez-vous. Avec votre papy on va vous raconter une histoire qui se transmet de génération en génération pour ne pas reproduire les erreurs du passé.
- Oui !!! Trop bien une histoire ! Répondent joyeusement Lori, cinq ans, Linon quatre ans et Louis trois ans. »

Ils s'assoient en face de leurs grands-parents sur des coussins puis leur mamie commence son récit : « Dans un monde où les créatures fantastiques utilisent elles aussi les nouvelles technologies, une fée du nom de Bonnie...

- Mais c'est toi mamie ! S'écrie Lori.
- Eh oui c'est moi. Bon je reprends... Bonnie décide de s'inscrire sur PIC, une application de rencontre réservée aux êtres magiques. Beaucoup de ses amis sont inscrits depuis longtemps mais elle, elle ne pouvait pas y aller plus tôt parce qu'elle n'avait pas dix-huit ans, l'âge minimum pour s'inscrire. Alors qu'elle parcourt les profils, l'un d'eux attire particulièrement son attention. La photo où on est sensé voir le visage est entièrement noire. Elle regarde sa fiche de présentation et découvre qu'il s'appelle Raine...
- Oh ! Mais c'est papy. S'écrie à son tour Linon.
- Mmh ! Peut-être. Répond sa mamie énigmatique.

Elle continue son histoire.

« Raine a le même âge qu'elle mais les autres informations sont rayées de sorte qu'on ne puisse pas les lire, décidément ce profil est des plus mystérieux. Ni une ni deux, Bonnie, de nature très curieuse, envoie un message à Raine pour lui demander de faire connaissance. Trois jours s'écoulent et toujours pas de réponse, Bonnie ne baisse pas les bras et continue de lui envoyer des messages tous les jours dans l'espoir qu'il lui réponde un jour. Sa persévérance porte ses fruits parce qu'en fin de semaine elle reçoit un message qu'elle s'empresse de lire : *Bonjour, si cela te fait plaisir je veux bien faire connaissance avec toi signé Raine*. Elle relit plusieurs fois le message mais l'impression qu'il n'a pas du tout envie de faire connaissance avec elle ne la quitte pas. Malgré tout, elle continue de lui envoyer des messages. Cela fait bientôt un an

qu'ils discutent ensemble sur PIC et Bonnie ne sait toujours pas à quoi il ressemble ni ce qu'il aime faire ni s'il l'aime. Alors, elle décide de lui donner rendez-vous en le laissant choisir l'heure et l'endroit. Raine accepte et lui dit de le rejoindre à vingt heures précises, heure où le soleil est au plus bas, devant le supermarché de toutes les créatures fantastiques. Bonnie trouve cela étrange qu'il veuille la voir si tard mais ne lui pose pas de question. A vingt heures, elle le rejoint à l'endroit du rendez-vous, elle le reconnait tout de suite parce qu'il lui a dit qu'il serait vêtu d'une cape noire. Pourquoi est-il vêtu d'une cape en plein été ? Se demande Bonnie perplexe. Elle veut lui poser la question mais Raine ne lui en laisse pas le temps, il prend sa main et l'entraine dans la ruelle derrière le magasin. Il regarde souvent en arrière comme s'ils étaient suivis. Il n'a pas dit un mot depuis le début, Bonnie commence à avoir un peu peur mais elle a trop envie de savoir qui est Raine. Ce dernier, comme s'il avait senti sa peur lui adresse trois mots : « n'aie pas peur ». Bonnie acquiesce contente qu'il lui parle enfin. Elle regarde attentivement le dos de Raine pour avoir ne serait ce qu'un indice. Soudain, elle entrevoit un bout de queue noire ressemblant à celle d'un chat, dépasser de sa cape, mais elle n'y prête pas attention en se disant que c'est sûrement à cause de la fatigue et continue de le suivre au fond de la ruelle sombre. Au bout d'un moment, il s'arrête et Bonnie en profite pour lui demander qui il est vraiment. Il soupire, il s'attendait à cette question mais faisait tout pour la retarder. Il finit par lui raconter son histoire : sa famille tuée sous ses yeux, que le seul survivant de son espèce c'est lui, les fuites interminables, qu'il a vécu pendant six ans dans la peur, qu'il a dû tuer pour survivre, qu'une fée du nom de Taylor l'a sauvé du grand froid, qu'à partir de ce moment-là il a vécu quatre ans dans le bonheur jusqu'à ce qu'un matin trois hommes entrent dans sa maison pour le tuer mais Taylor s'interpose et lui crie se s'enfuir. Un des hommes, grand avec une cicatrice en forme de croissant sur le visage, lui vole tout en poignardant Taylor. Après ça, il n'a plus jamais éprouvé de sentiment et se cache pour survivre parce que des personnes le traquent sans arrêt comme une bête sauvage. Il finit par dire à Bonnie que s'il a pris le risque de la rencontrer c'était pour lui dire tout ça et que grâce à elle il éprouve de nouveau un sentiment que toutes créatures vivantes ressent : l'Amour. Il l'aime malgré sa haine des créatures fantastiques qui ont exterminées son espèce, son village...

- Mais mamie c'est horrible ce que Raine a vécu. Dit Louis les larmes aux yeux.
- Oui je sais et ça tu vois c'est à cause des erreurs humaines. Dit sa mamie en le prenant dans ses bras. Ses sœurs lui font un gros câlin avant de retourner à leur place pour pouvoir écouter la suite de l'histoire...

Bonnie, tout émue par son histoire, lui fait un câlin pour lui exprimer tout ce qu'elle n'arrive pas à dire par les mots. Une fois l'étreinte terminée elle lui demande si elle peut voir son visage. Il fait oui de la tête et enlève sa capuche. Bonnie se couvre la bouche horrifiée parce qu'elle...

- Mamie pourquoi elle se couvre la bouche ? Demande Lori.
- Tu le sauras si tu me laisses continuer jeune fille ! Répond sa mamie en souriant.
- D'accord mamie pardon. Dit la jeune fille impatiente de savoir la suite.
- Bon je disais que Bonnie se couvre la bouche horrifiée parce qu'elle a compris en voyant ses oreilles de chat que ce qu'il a enduré c'est à cause en partie des siens. C'est un Nekomimi, l'espèce qui a été massacrée par les fées et les autres créatures fantastiques parce qu'ils étaient différents d'eux et ils en avaient peur. Elle se met à les détester pour ce qu'ils ont fait subir à Raine et sa famille alors que ce sont des personnes vivantes comme eux. Malgré sa rage contre les siens elle regarde attentivement Raine. Il est très beau avec ses grands yeux violets qui l'observe et ses bouclettes. Son visage et ses bras sont marqués par des cicatrices signes de la dureté de sa vie et des combats qu'il a menés pour survivre. Tout d'un coup le visage de Raine se durcit et dans ses yeux on y lit de l'effroi et surtout de la rage. Bonnie se retourne et ce qu'elle voit la tétanise : trois hommes armés jusqu'aux dents leur font face, le plus grand a une cicatrice en forme de croissant c'est exactement la personne que Raine a décrite ; et les deux autres les regardent avec un sourire maléfique. Raine veut se jeter sur l'homme qui a tué Taylor mais il lui dit que s'il bouge il tire sur sa copine. Horrifié par la situation Raine s'immobilise. Pour rien au monde il ne veut que Bonnie meure par sa faute. Bonnie cherche une solution mais impossible pour elle de s'envoler ils risqueraient de lui tirer dessus et ses pouvoirs ne se sont pas complètement développés. Le chef des exterminateurs de Nekomimi prend la parole : « Bon je tue ta copine et je te tue après comme ça tu auras tout le temps de souffrir » et il part de son grand rire diabolique. Il prend son pistolet et tire sur Bonnie. Raine n'hésite pas une seconde et se met devant elle pour la protéger de la balle qui fonce droit sur eux. Il la reçoit en plein dans l'épaule et s'effondre de douleur. Du sang coule en continu de son épaule et une flaque commence à se former. Bonnie, en larmes, se jette sur lui et commence à presser la blessure avec un bout de tissu déchiré. L'exterminateur s'apprête de nouveau à tirer mais un cri retentit : Ils sont là ! Suivez-moi ! Les policiers et une jeune femme arrivent sur les lieux de l'attaque. Les tueurs essayent de s'enfuir mais les policiers les immobilisent avec leur magie. La femme se penche sur Raine et demande à Bonnie de s'écarter de lui. Bonnie lui crie que jamais elle ne s'éloignera de lui pour que personne ne lui fasse encore plus de mal. Un policier l'attrape et la détache de lui. Elle se met alors à pousser des cris déchirants et se débat mais le policier tient bon et lui dit que ce sera sans douleur pour Raine. Elle se met alors à fondre en larme, impuissante. Une lumière émane du corps de Raine et la femme pose ses deux mains sur la plaie de Raine et...

- Mamie, il va mourir ? Demande Louis inquiet.
- Je ne peux pas te répondre pour l'instant écoute la fin de l'histoire. Répond Bonnie. Bon j'en étais ou ? Ah oui !

Elle s'écarte de lui. On laisse Bonnie s'approcher de Raine, elle se met à genoux tout prêt de lui en pleurant, la femme pose sa main sur son épaule et lui dit : « tout est finit il ne souffre plus ». Bonnie, qui a compris que cette femme est une fée guérisseuse quand la lumière est apparue sur le corps de Raine, la remercie pour avoir sauvé Raine de la mort. Les secouristes emportent Raine aux urgences pour qu'il se repose entièrement et ils laissent Bonnie veiller sur lui. Le lendemain quand Raine se réveille il ne ressent plus la douleur de la balle, on l'a guéri. Bonnie ouvre les yeux à son tour et saute de joie en le voyant complétement rétabli. Elle le sert très fort dans ses bras et lui explique tout ce qui s'est passé pendant son coma. La femme, qui a sauvé la vie de Raine, s'appelle Luna. Dès qu'elle sait que Raine est rétabli, elle accourt dans sa chambre pour lui demander de passer dans une émission pour que les gens le laissent vivre en paix. Il s'avère que la femme en plus d'être infirmière est aussi journaliste et défend des causes justes. Son émission passe à dix-sept heures c'est-à-dire que si Raine accepte il n'a plus que dix minutes pour se préparer pour raconter sa vie à des millions de personnes pour les sensibiliser. Même si certains resteront suspicieux ils ne lui feront plus de mal et cela aidera les êtres magiques à ne plus refaire les mêmes erreurs. Raine hésite et se demande : « et si c'était une mauvaise idée et si ça empirait les choses ? » Il jette un coup d'œil à Bonnie pour avoir son avis. Elle lui dit : « tu dois essayer et si ça se passe mal sache que je ne laisserai plus personne te faire du mal ». Alors il accepte. Une fois sur le lieu du tournage Raine tremble de tout son corps, il a eu du mal à raconter son passé à Bonnie alors à des millions de créatures fantastiques, qui en plus voulaient sa peau c'est impossible ! Et puis jusque-là il n'a jamais vraiment vu autant de personnes alors voir tout ce personnel s'afférait autour de lui ça l'effraie. Bonnie glisse sa main dans la sienne et lui adresse un joli sourire en lui disant que tout ira bien et c'est ensemble qu'ils entrent sur le plateau ».

Une fois l'histoire terminée le grand-père prend la parole : « Grace à cette femme, votre grand-mère, nous vivons heureux et un autre Nekomimi a vu le jour.

- C'est maman ! Répondent les trois enfants en chœur.
- Oui ! Et toi Louis tu es arrivé après. Dit Raine.
- Papy tu as vécu beaucoup de choses dures et tristes. Dit Lori d'une voix tristounette.
- Oui mais j'ai tout surmonté et votre mamie m'y a beaucoup aidé.
- Waouh ! Répond la fratrie admirative.
- Eh oui au début ce n'était pas facile. Dit Bonnie en embrassant Raine.
- Beurk. Disent les trois enfants en cachant leur visage derrière leur main. »

Tout le monde part d'un grand rire qui détent l'atmosphère puis leur mamie leur dit d'aller se coucher. Une fois dans leur lit, Lou, Louis et Linon s'endorment tout de suite, le sourire aux lèvres, soulagés que tout se soit bien passé pour leur grands-parents.

COÏNCIDENCE OU BALADE INSOLITE ?

Dîtes moi, oui, dîtes moi à qui appartient ce beau Château dissimulé dans cette forêt, sombre, où un passant chafouin pourrait, en toute tranquillité, venir, même à dos de chameau, pénétrer à l'intérieur pour subtiliser les trésors cachés : chut, tel le chapelet plus que centenaire qui trône là depuis des siècles et qui n'a pas de prix .....et les incendies qui, aussi, miraculeusement , sont allumés, par qui, par quoi, et que les coupables continuent à nous balader, d'un sentier à un autre, sans pouvoir leur « tomber dessus » comme la foudre qui arrive de nulle part.....

Ce trésor, tel un châtoiement, ferait pâlir le plus doué des curieux, d'un pas silencieux qui oserait rentrer dans ce lieu mystérieux qui est toujours cadenassé, sait-on jamais ?

Ne châtouillez pas trop le gardien du coffre fort qui, par son flegme, pourrait vite employer les grands moyens pour dénoncer le chapardeur qui pourrait faire la une des journaux nationaux, internationaux et planétaires et qui pourrait ensuite finir en « cabane » dorée, et confortable, où d'autres sont passés et ne sont pas revenus au bercail pour la bonne et simple raison qu'ils n'ont pas trouvé un charron pour sortir incognito et éviter de déclencher les foudres.....

Pour terminer, je dirais ceci : est-ce que le charpentier passe partout et n'y a-t-il pas une tuile qui peut « tomber » n'importe où ? au mauvais moment ? Par chance, elle « tombe bien..... !

Des oublis, nous en avons tous, mais faut pas que ce soit monnaie courante, car, ces derniers mois, la canicule, c'est vrai, n'a pas aidé et les cerveaux ont été mis à rude épreuve.....Néanmoins, et grâce aux rencontres faites, au hasard d'un « marché plein vent » par chance, nous pouvons prendre, parfois, la température des « choses qui ne sont pas diffusées » par oubli, peut-être, et rattraper, en un laps de temps un peu court, les tâches que nous aurions voulu accomplir.....

Quelle aubaine ? Ce moment peut arriver, mieux vaut tard que jamais et la mission que j'exerce, depuis de nombreuses années maintenant, me permet de déposer, mes écrits.

Ouf ! je l'ai échappée belle cette année 2026.

Merci, est-ce la providence ?

FRANCINE BOUNAUD

Un gros et visible chapelet d'ivoire ou de buis mille fois béni pendant à la ceinture de leur habit sacerdotal, quelques tendres et ferventes religieuses, sous la houlette de l'énergique Sœur Hosannah, animaient rue du Cœur-Qui-Saigne un petit Jardin d'Enfants dans la ville de Nercas que vous pouvez toujours chercher et rechercher dans le département de la Geille où elles dispensaient à de jeunes enfants des rudiments d'instruction par le biais de la méthode syllabique Boscher et la présentation de la religion sous un jour charmant et poétique, doux et convaincant et non point brutal et culpabilisateur dans les excès amèrement dénoncés par Simone de Beauvoir ou bien par Hervé Bazin. L'on comptait parmi les gamins en bas âge de cet endroit enchanteur à jamais perdu Ambroise Carnalis, dit Amby, dit l'Indescriptible, et son « Epouse » Marie Bontempi au tempérament déjà chapardeur et sa « Maîtresse » Sophie Malèvre froide et corpulente. Subsistait des sombres années de l'Occupation l'imposante bâtisse rouge d'où s'échappèrent tant de râles de torturés, secondée par un Mémorial de la Shoah en forme de soucoupe volante toute recouverte de gazon et gardée par des drapeaux haut perchés et lui aussi riche en terribles documents tant sonores que visuels. Toujours sur ces allées dédiées aux poétesses Jeanne Marvig et Louisa Paulin, une statue impressionnante montrait le jeune Hercule aux traits indéfinis maîtrisant deux énormes serpents par la seule force de ses bras animés de son courage.

En face de la rue du Cœur-Qui-Saigne, de l'autre côté du boulevard Marvig/Paulin - ou Paulin/Marvig, comme il vous plaira de choisir l'ordonnancement des noms des deux célèbres poétesses -, s'étendait, s'étalait et s'épanouissait le Jardin Ducal grâce au legs somptueux d'un riche philanthrope amateur de botanique et qui comme Albert Khan, l'opulent banquier auteur des films et photographies connus et regroupés sous le nom générique ambitieux des « Archives de la Planète » dans le noble dessein de contribuer à une diminution des guerres, refusait que l'on connût son visage et que l'on bâtît publicité autour de sa sépulture. Les religieuses du Jardin d'Enfants emmenaient souvent leurs jeunes élèves dans cet immense paradis horticole et botanique riche de mille et mille espèces d'arbres et de plantes et d'animaux dont certains en cage et d'autres, tels cygnes et canards qui barbotaient sur les flots d'un modeste et sinueux canal entre des roches moussues et verdoyantes. Les bambins aimaient à courir et à se cacher parmi les inégalités de terrain sous l'œil de coqs et de paons tous deux orgueilleux et pourvus de chants sonores. Une buvette et des commerces proposaient boissons et sucreries dont de longs sucres d'orge aux vives et alléchantes couleurs suscitées par de nombreux colorants auxquels en ce temps-là l'on ne faisait encore point la vertueuse guerre. Des poneys attelés tiraient des charrettes remplies de gosses riants et même les plus courageux ne dédaignaient point à s'essayer à l'équitation sur ces chevaux en réduction. Des manèges à pompons tournaient et, quel qu'en fût le thème - voitures ou fusées, animaux ou bateaux -, offraient à leurs jeunes clients ces trophées à décrocher. D'anciennes automobiles rutilantes desdits manèges s'échangeaient entre les deux Jardins - d'Enfants et Ducal.

Les subordonnées à Sœur Hosannah ménageaient ainsi à elles et à leurs jeunes protégés des pauses de détente entre deux enseignements de matières scolaires et saintes, surtout quand les conditions météorologiques voulues par Dieu s'y prêtaient. Cinquante mètres séparaient la porte de l'établissement couleur de crème de caramel des hauts huis en fer forgé de ce gigantesque parc - véritable poumon vert de la ville de Nercas tout-à-fait désigné pour

agrémenter l'enracinement de l'admiration des œuvres du Seigneur de la sorte proposées. Prévenue de ces sorties, Julia Schulmeister, gouvernante d'Amby et par lui surnommée Tia, solide gaillarde fellinienne aux beaux bras sentant bon le nougat et l'eau savonneuse et aux mains fleurant le gant de latex, désertait ses popote, lessive et vaisselle pour assister et surveiller ce dernier, lequel prisait tant tout cet entourage féminin et poétique. Julia, Marie, Sophie : ô membres ou gardiennes d'un paradis dont il devait être bien vite, dans un futur proche, exclu pour cause d'inéluctable écoulement du temps.

En un mot comme en cent, il fallait non seulement grandir, mais aussi vieillir pour après mourir.

La dernière année de la présence d'Amby dans ce paradis féminin qu'était ce Jardin d'Enfants, se tint pendant une semaine dans le Jardin Ducal une animation pour tous les publics destinée à faire connaître les métiers de proximité avec les animaux, à laquelle nos héroïques religieuses convièrent leurs élèves dans le but de mieux accroître et affiner leurs connaissance et perception de la diversité des créatures de Dieu dépourvues de voix humaine mais régies par la force de l'instinct qui à des degrés divers leur tient lieu de raison. Informés de la chose, les parents Carnalis laissèrent à Tia toute liberté les après-midi pour accompagner et soutenir l'Indescriptible dans cette série de découvertes. Et il y avait de quoi s'émerveiller dans cette proximité avec les mœurs du monde animal mieux que dans les zoos ! L'on y voyait entre autres un musculeux charron (Précisons tout de suite que le nom de cet impressionnant métier s'écrit avec deux « r » et non un seul comme celui du Nocher des Enfers dont hérita en sobriquet l'obscur et peut-être un jour célèbre détective privé géant Enoch Melus qui, bâti tel un nouveau Goliath, Héraklès ou Conan le Cimmérien, se chargeait de traumatisantes affaires surnaturelles, causes de la farouche tristesse de son visage plus marqué par le pessimisme de Schopenhauer que par Karl Marx, sources aussi de son éternel célibat et de son éloignement d'une volonté paternelle et religieuse) et ce charron chaussait de fers les poneys appartenant au Jardin et des chevaux prêtés pour l'occasion par un manège ; se trouvaient aussi présents, entre autres, un montreur de chameau et une gardeuse d'oies. De la sorte pouvait-on faire copain avec ces bêtes de circonstance et se sentir pousser des ailes de vétérinaire ou bien d'aventurier.

Apeuré par les palmipèdes qui gloussaient fort et risquaient de le mordre, Amby éprouva nettement plus d'affinités avec le collègue de Cétautomatix dont les bras puissants tenaient un redoutable marteau qui enfonçait par de gros clous les fers dans les sabots de canassons imperturbables et insensibles à la douleur, pour peu qu'ils en ressentissent en des millénaires passés auprès des hommes. La forge retenait surtout l'attention de l'enfant en raison de sa ressemblance avec les flammes de l'Enfer décrites avec tant de détails effrayants et édifiants par ces épouses de Dieu au-dessus de tout vice. Pourquoi le Diable n'exercerait-il pas la profession de forgeron ? Le dieu grec Héphaïstos s'adonnait à ce métier sur un tableau entrevu chez ses parents par Ambroise Carnalis qui ainsi projetait et épuisait toute son agressivité et sa violence naturelles chez un enfant, dont les auteurs de ses jours espéraient qu'il fût pacifiste, tendance mille fois encouragée par cette redoutable Sœur Hosannah à un kilomètre à vol d'oiseau de l'église Saint-Calmos où ce petit démon goûterait à une sainte doctrine culpabilisante dénuée de cœur et de poésie l'année suivante, catastrophe qui devait s'augmenter d'un déménagement sans femmes.

Il se dégageait de tout cela un implacable parfum de nostalgie et d'adieu, de tristesse et de résignation, voire de malheur et de détresse, et Tia, dans sa généreuse impuissance, en concevait

néanmoins un serrement de cœur dans les derniers mois de son emploi chez le Docteur Carnalis, à la veille du lâcher d'Amby dans l'arène du Groupe Scolaire du Vieil-Atèle où régnaient violence et pauvreté sur fond de journaux télévisés engloutis pendant les repas afin de confirmer cette certitude dans l'esprit de l'Indescriptible qu'il n'est pas entouré que de riches dans la dure société l'entourant. Bientôt ce garçonnet verni suivrait des leçons de piano dans un Conservatoire où brillerait Marie - sa « Femme » oublieuse de lui - et dans cette discipline artistique autant qu'autistique il sombrerait dans la médiocrité, convaincu qu'il était de toutes parts que des milliers et des milliers d'enfants mouraient de faim chaque jour dans le Tiers-Monde alors qu'ils aimeraient tant jouer de cet imposant instrument de musique qui affinait les mains et les fragilisait. Quant à Sophie par lui surnommée « Marie-Chic » en raison de son éclatante coquetterie, il devait la retrouver une douzaine d'années plus tard dans les locaux de la Clinique Universitaire Psychiatrique nommée Oskar Gesicht-Tralk pour Etudiants souffrant de troubles mentaux curables quelque part en Alsace. Un aride célibat sans amour attendait donc cet enfant en raison - si l'on ose dire ! - et en paiement, juste contrebalancement du destin de ses trop idylliques jeunes années vécues et écoulées sans un atome d'égoïsme chafouin tant vaste, solide et tolérant était son jeune cœur.

Pour l'heure, ce prince en herbe intellectuellement nourri de contes de fées régnait en son château représenté par sa maison occupée, en sus de ses parents, par le ménage de ses grands-parents Arsène-Nathanaël, dit Papy-Nath, et son épouse soumise prénommée Séléné. L'aïeul mâle, sévère et érudit, regrettait chaque jour que son petit-fils ne fût pas né en sachant le grec ni le latin et déplorait que l'on eût réalisé l'achat d'un téléviseur. L'amour des langues de l'Antiquité viendrait un jour, mais parasité, gêné, détruit et abandonné par cette ombre ancestrale projetée sur les cahiers scolaires de ce fort en thème.

En attendant, inconscient de cette épée de Damoclès qui le guettait, Ambroise Carnalis prenait plaisir à voir le forgeron taquiner de plus d'une chatouille avec l'adjonction de fers les sabots de ses chevaux qui tournaient le dos à la foule agglutinée et curieuse où des étudiants aux Beaux-Arts s'exerçaient au croquis d'animaux sous les flashes d'appareils photographiques.

Quoiqu'un temps captivé par le spectacle qu'offrait ce colosse aux belles moustaches rousses un peu grillées et luisantes de sueur, Amby, ayant absorbé sa dose d'émerveillement, enjoignit à sa gouvernante de rose vêtue de partir et de se tourner plutôt vers le chameau qui peut-être se languissait de ne point incarner le centre du monde et des regards de tous ces êtres humains nombreux et versatiles, vite blasés et distraits. Le chameau, en longe tenu par un authentique caravanier du Désert du Sahara, piaffait d'impatience sur place et agitait bruyamment sa grande et maigre carcasse rébarbative et sèche. Son guide avait pour l'occasion troqué ses habits bleu de nuit en faveur d'un costume, constitué d'étoffes dont le chatoiement devait à coup sûr éblouir les Nercasiens orientalistes. Cela représentait une bouffée des Mille-et-Une-Nuits dont l'agressif exotisme se montrait et s'imposait à vous. De plus, l'animal ainsi exhibé répandait sous le soleil occidental une odeur puissante qui surpassait celle des équidés conviés à cette manifestation. Vous m'objecterez qu'il était fait pour se déplacer tout le jour dans des étendues de sable et le dos chargé de pesants bâts sans que l'on lui demandât son avis, mais cet environnement inconnu et insolite devait quelque peu le déboussoler. Le chamelier, usant de mots arabes puisés dans un dialecte immémorial et riche en sonorités gutturales proches de ce qu'en France on nomme « langage de charretier », faisait passer et repasser la bête sous une arche de bois de six pieds de haut et quatre de large, œuvre d'un charpentier -

peut-être un Compagnon du Devoir - sur laquelle l'astre du jour tapait moins fort que si elle eût été constituée de métal. Flanqué de Tia et de Sœur Hosannah, l'Indescriptible ne pouvait détacher ses regards de ce Vaisseau du Désert et, avant que sa gouvernante eût été en mesure de réagir à une micro-seconde près, l'auguste religieuse, tenant à ensemencer dans le cœur et l'esprit de l'enfant les principes les plus saints et les plus sains, lui expliqua le tableau en déclarant :

« Tu vois, Amby, ainsi se trouve réalisée et prouvée la sentence de la Bible selon laquelle il est plus facile pour un chameau de passer par le chas de l'Aiguille que pour un riche d'entrer au Paradis ! »

MICHEL ROULLEAU

LES FORETS ONIRIQUES

Forêt de Brocéliande ou bien des Rêves Bleus
Et plus proche de moi la sylve de Bouconne,
Vous réchauffez mon cœur même pendant qu'il pleut
Sans que l'astre du jour ne vous, ne me l'ordonne.

Et plus proche de moi la sylve de Bouconne
Me charme à chaque fois sans lapin à l'égal,
Sans que l'astre du jour ne vous, ne me l'ordonne,
D'un sonnet à pleurer de Gérard de Nerval.

Me charme à chaque fois sans lapin à l'égal
La très fraîche atmosphère en cet endroit magique
D'un sonnet à pleurer de Gérard de Nerval
Tant l'imagination ci se donne en pratique.

La très fraîche atmosphère en cet endroit magique
Me transporte au-delà des humains sentiments
Tant l'imagination ci se donne en pratique,
Je m'échoue dans ce rêve où je meurs pantelant.

Me transporte au-delà des humains sentiments
Ce trip prométhéen en la mystique guerre.
Je m'échoue dans ce rêve où je meurs pantelant
Tant ravi qu'épuisé - je ne le sais plus guère.

Ce trip prométhéen en la mystique guerre,
Je l'accomplis tout seul en y restant bigleux
Tant ravi qu'épuisé - je ne le sais plus guère -
Forêt de Brocéliande ou bien des Rêves Bleus !

MICHEL ROULLEAU

La forêt sans fin

J'entre dans la forêt au lever du jour.
La rosée éclaire les fougères endormies.
Le soleil traverse les branches paisibles.
Les chênes racontent le temps aux oiseaux.
Le vent fait danser les feuilles légères.
La mousse accueille les pas des voyageurs.
Le ruisseau emporte les soucis lointains.
Une biche observe le monde en silence.
Le parfum des pins remplit l'air pur.
Les écureuils bondissent de branche en branche.
Chaque sentier invite à poursuivre la marche.
Les ombres dessinent des tableaux mouvants.
Le chant des merles accompagne le chemin.
La lumière caresse les troncs anciens.
Les racines unissent la terre et les arbres.
Chaque souffle rapproche de la nature.
Le cœur devient plus léger à chaque pas.
Le silence révèle une force oubliée.
Je comprends que la forêt enseigne la vie.
Je repars avec la paix pour horizon.

Je repars avec la paix pour horizon.
Je comprends que la forêt enseigne la vie.
Le silence révèle une force oubliée.
Le cœur devient plus léger à chaque pas.
Chaque souffle rapproche de la nature.
Les racines unissent la terre et les arbres.
La lumière caresse les troncs anciens.
Le chant des merles accompagne le chemin.
Les ombres dessinent des tableaux mouvants.
Chaque sentier invite à poursuivre la marche.
Les écureuils bondissent de branche en branche.
Le parfum des pins remplit l'air pur.
Une biche observe le monde en silence.
Le ruisseau emporte les soucis lointains.
La mousse accueille les pas des voyageurs.
Le vent fait danser les feuilles légères.
Les chênes racontent le temps aux oiseaux.
Le soleil traverse les branches paisibles.
La rosée éclaire les fougères endormies.
J'entre dans la forêt au lever du jour.

GILLES CEZERAC

Le secret du château aux mille reflets

Par une belle matinée de printemps, le soleil se levait doucement sur un petit village entouré de collines verdoyantes. Les oiseaux chantaient dans les haies, les fleurs s'ouvraient sous les premiers rayons de lumière et une légère brise faisait danser les feuilles des grands chênes. Au sommet de la colline dominait un immense **château**, construit plusieurs siècles auparavant. Avec ses hautes tours, ses remparts couverts de lierre et ses fenêtres immenses, il semblait sortir d'un conte de fées.

Tous les habitants connaissaient ce château. Les anciens racontaient qu'il avait appartenu à une famille de seigneurs très généreux qui avaient aidé le village pendant des périodes difficiles. D'autres affirmaient qu'un trésor y était caché depuis des centaines d'années. Personne ne savait vraiment où se trouvait la vérité, mais chacun aimait raconter une nouvelle histoire.

Dans ce village vivait un garçon nommé Hugo. Curieux et courageux, il adorait partir en promenade pour observer la nature. Chaque fois qu'il regardait le vieux château, il le trouvait particulièrement **charmant**. Contrairement à beaucoup de ses camarades, il n'en avait pas peur. Il imaginait plutôt les bals, les chevaliers, les banquets et les fêtes qui avaient autrefois animé ces grandes salles aujourd'hui silencieuses.

Avant chacune de ses promenades, sa grand-mère lui donnait un petit **chapelet** en bois d'olivier qui appartenait à la famille depuis plusieurs générations. « Garde-le toujours avec toi, lui disait-elle. Ce n'est pas seulement un objet précieux, c'est aussi le souvenir de ceux qui nous ont précédés. »

Hugo glissait soigneusement le chapelet dans sa poche avant de quitter la maison.

En traversant le village, il passait souvent devant l'atelier du vieux **charron**. L'homme fabriquait encore des roues de charrette comme autrefois. Son atelier sentait le bois fraîchement coupé. Des copeaux recouvraient le sol et les outils parfaitement rangés brillaient sous la lumière du matin.

Le charron travaillait lentement, mais chaque geste était précis. Il expliquait souvent aux enfants qu'une roue mal construite pouvait casser sur les chemins et provoquer un accident. Pour lui, la patience était la première qualité d'un artisan.

Quelques maisons plus loin travaillait le **charpentier** du village. On entendait régulièrement les coups de marteau résonner dans toute la rue. Grâce à son savoir-faire, il réparait les toitures, construisait des granges et restaurait les anciennes poutres des maisons. Hugo aimait l'observer mesurer, découper puis assembler les pièces de bois avec une incroyable précision.

« Chaque morceau de bois a son caractère », disait souvent le charpentier. « Il faut apprendre à le comprendre avant de le travailler. » Ce jour-là, Hugo salua les deux artisans avant de prendre le sentier qui montait vers le château.

Le chemin serpentait entre les arbres. Plus il avançait, plus le silence devenait profond. Arrivé devant l'immense portail, il remarqua que celui-ci était entrouvert. Cela l'étonna, car personne n'entrait normalement dans le château. Avec prudence, il poussa la lourde porte.

L'intérieur était magnifique malgré les années. Les grandes fenêtres étaient décorées de vitraux colorés. Les rayons du soleil les traversaient en produisant un incroyable **chatoiement**.
Des reflets rouges, bleus, verts et dorés recouvraient les murs de pierre comme si des milliers de

petites étoiles dansaient dans la salle. Hugo resta quelques instants immobile pour admirer ce spectacle. Soudain, un bruit de pas interrompit le silence. Il se cacha derrière une colonne.

Un homme avançait discrètement dans le couloir. Son regard était inquiet et son sourire semblait particulièrement **chafouin**. Il regardait constamment derrière lui comme s'il craignait d'être surpris.

L'homme s'arrêta devant une vieille armoire, l'ouvrit et commença à remplir son sac de petits objets anciens. Hugo comprit immédiatement qu'il avait affaire à un **chapardeur**.

Il réfléchit rapidement. Il savait qu'il ne pouvait pas affronter seul cet homme. Il décida donc de le suivre discrètement afin de découvrir ce qu'il cherchait réellement.

Le filou traversa plusieurs salles avant d'arriver dans une bibliothèque immense. Les étagères montaient jusqu'au plafond et contenaient des centaines de vieux livres. Au centre de la pièce se trouvait une étrange statue représentant un **chameau**.

L'animal était sculpté dans un marbre clair. Les détails étaient extraordinaires : les plis de la peau, les longues pattes, les oreilles, les yeux et même les bosses semblaient réels. Le rapineur posa sa main sur la tête de la statue. Un léger bruit se fit entendre. Une partie du mur pivota lentement. Un passage secret venait de s'ouvrir. Hugo attendit quelques secondes avant de suivre l'homme. L'escalier descendait profondément sous le château. Les marches étaient usées par le temps. Des torches anciennes étaient encore fixées aux murs. Au bout du passage se trouvait une immense salle. Sur les murs étaient peintes des caravanes traversant le désert. Des dizaines de chameaux transportaient des marchandises précieuses. Les couleurs étaient encore éclatantes malgré les siècles. Au centre reposait un vieux coffre. Le fripon tenta de l'ouvrir mais n'y parvint pas. Il chercha longtemps une serrure cachée sans succès. Pendant qu'il examinait le coffre, Hugo observa attentivement la pièce.

Son regard fut attiré par la statue du chameau placée dans un angle; elle ressemblait exactement à celle de la bibliothèque. En s'approchant, il remarqua une petite pierre légèrement enfoncée. Il appuya dessus: un déclic retentit. Le coffre s'ouvrit. À l'intérieur ne se trouvait ni or ni bijoux. On y découvrait des cartes anciennes, des manuscrits, des lettres et des plans racontant toute l'histoire du château. Le voleur sembla très déçu. Il espérait sans doute trouver un trésor. Profitant de sa surprise, Hugo referma rapidement le coffre et courut vers l'escalier. L'homme se lança à sa poursuite. Les deux montaient quatre à quatre les marches.

Arrivé dans la grande salle, Hugo aperçut la lumière qui traversait encore les vitraux. Le magnifique chatoiement colorait toujours les murs. Il entendit alors des voix venant de l'extérieur. Le charron et le charpentier arrivaient justement au château pour vérifier l'état de certaines anciennes constructions. En voyant Hugo courir, ils comprirent immédiatement qu'il se passait quelque chose d'anormal. Le maraudeur tenta de s'enfuir. Mais les deux artisans lui barrèrent le passage. Grâce à leur courage, ils réussirent à l'immobiliser jusqu'à l'arrivée du maire et des habitants. Les objets volés furent retrouvés dans son sac. Tout le village remercia Hugo.

Quelques jours plus tard, les historiens vinrent examiner les manuscrits découverts dans le coffre. Ils comprirent que le véritable trésor du château n'était pas constitué d'or ou de pierres précieuses.

Il s'agissait de connaissances : des cartes très anciennes, des récits de voyages, des dessins d'inventions, des recettes, des lettres et des témoignages permettant de mieux connaître l'histoire de la région.

Le château fut alors entièrement restauré. Le charpentier participa à la réparation des toitures et des planchers. Le charron réalisa des roues pour exposer les anciennes charrettes du musée installé dans les vieilles écuries. Chaque année, une grande fête était organisée. Les visiteurs venaient de très loin pour admirer les salles restaurées. Ils restaient longtemps devant les vitraux dont les belles couleurs transformaient les murs en véritables tableaux de lumière.

Les enfants visitaient les passages secrets en écoutant les histoires racontées par les guides. Pendant qu'il lisaitces récits, une petite souris surgit soudain et grimpa le long de sa manche. Ses moustaches lui firent une drôle de **chatouille**, si bien qu'il éclata de rire. Le silence mystérieux du souterrain fut remplacé par son rire joyeux. « Est-ce que le chapardeur est revenu ? » demandait souvent l'un des enfants. Tout le monde souriait. « Non », répondait le guide. « Depuis ce jour-là, plus personne n'a essayé de voler le moindre objet du château. »

La grand-mère de Hugo conservait toujours le vieux chapelet. Elle le regardait avec émotion. « Ce n'est pas un porte-bonheur, disait-elle. Il nous rappelle simplement qu'il faut toujours agir avec honnêteté, courage et générosité. » Les années passèrent, Hugo devint historien. Il consacra sa vie à protéger le patrimoine de sa région et à raconter aux enfants l'aventure qu'il avait vécue. Chaque visite se terminait devant la statue du chameau. Les enfants la regardaient avec admiration, puis ils levaient les yeux vers les vitraux dont les éclats illuminaient encore les vieilles pierres. Avant de quitter le château, Hugo leur rappelait toujours une leçon importante :

« Les plus grands trésors ne sont pas toujours faits d'or ou d'argent. Ils se trouvent souvent dans les souvenirs, les connaissances, les métiers des artisans, les livres et les personnes qui prennent soin de les transmettre. Un château peut être magnifique, mais il devient vraiment vivant lorsque des hommes et des femmes veillent sur son histoire avec respect. »

Depuis ce jour, le vieux château demeura le cœur du village. Les visiteurs repartaient émerveillés par sa beauté, impressionnés par le travail du charron et du charpentier, amusés par les histoires du mystérieux chapardeur au sourire chafouin, et fascinés par la légende du chameau de pierre qui gardait l'entrée du passage secret. Quant à Hugo, il gardait toujours le chapelet de sa grand-mère dans sa poche, comme un symbole de mémoire, de courage et d'espérance.

GILLES CEZERAC

Tir au pigeon

"There's a starman waiting in the sky..." chantait David Bowie dans l'autoradio de la Ford Capri 1970 du commissaire Mark Mésange tandis que ce dernier, toujours accompagné de son bras droit Edward Martin, se dirigeait vers le château de l'ouest de Foisant où leur présence avait été requise. Un soit disant meurtre dont Martin n'avait pas pu tout saisir au téléphone tant son interlocutrice sanglotait.

"- Moi c'est la première fois que je vais au château de Foisant, c'que c'est excitant ! s'exclama Edward d'un seul coup. Vous y avez déjà été vous ?

- Primo, ce n'est pas le seul château que possède Foisant, il y en a deux, un à l'ouest et un autre à l'est, deuxio, j'ai déjà visité celui de l'est mais pas celui-ci et tercio Edward, je t'ai déjà dit de me tutoyer, ça fait plus de 2 ans qu'on travaille ensemble tout de même.

- Désolé... J'ai déjà eu du mal à vous appeler par votre prénom alors pour le tutoiement j'espère que vous êtes prêt à attendre.

- J'attendrai plus tard, on arrive au château de l'ouest" dit Mark en passant la grille de bronze décorée d'un D.

La Ford remonta le chemin de dalles qui menait jusqu'à la cour puis s'arrêta à ce qui semblait le plus être une place. Quand Mésange posa un pied à terre, une femme sortit du château en courant et en pleurant.

"- Je pense que c'est la femme que j'ai eue au téléphone, observa Edward, sortant à son tour de la voiture.

- V-Vous êtes de la p-p-police ? demanda-t-elle entre deux sanglots

- Oui madame, lui répondit Mésange. Nous av...

- Oh Dieu merci ! V-venez, venez vite à... à... à l'intérieur..."

Sans poser plus de questions, les deux hommes suivirent la femme qui était déjà retournée à une vitesse impressionante à l'intérieur du château. A peine entrés dans le grand hall, Mark et Edward se retrouvèrent face à une jeune femme en habit de servante qui prit leurs manteaux pour les débarrasser.

"- Par ici messieurs ! appela la voix de la femme qui les avait "accueillis". Dans le salon !"

En suivant la voix, nos deux protagonistes tombèrent sur la femme qui s'essuyait les yeux dans une grande pièce rectangulaire fortement éclairée tout d'abord par de nombreuses fenêtres, puis par deux imposants lustres anciens suspendus au plafond et enfin par une cheminée dans laquelle ronronnait un feu d'enfer. Au milieu de la pièce, disposés sur un grand tapis, se trouvaient plein de fauteuils et de canapés autour d'une grande table basse. Sur l'un de ces fauteuils était assis un homme d'une trentaine d'années, brun et qui semblait profondément plongé dans des papiers. Si profondément qu'il ne remarqua même pas l'arrivée du commissaire et de son bras droit. Sur un autre fauteuil était affalé un chat persan gris et blanc à poil long, la bedaine droit vers le plafond.

"- Anna, qu'est ce que c'est que ces 3 500€ dépensés le mois dernier ? demanda alors l'homme à l'adresse de la femme qui avait accueilli Mark et Edward et qui semblait s'être un peu calmée. Dois-je te rappeler que nous avons un compte commun ? C'est simple je gagne de l'argent, tu en gagnes aussi, tu gagnes de l'argent, j'en gagne aussi. Mais tu dépenses de l'argent, j'en dépense aussi, tu comprends ? Et puis n'oublie pas que ton père nous donnait pas grand chose.
- Arrête de ne penser qu'à l'argent Fred, répondit-elle entre ses dents, ce n'est pas vraiment le moment, ces messieurs sont de la police et sont venus pour la mort de papa. D'ailleurs messieurs pardonnez mes mauvaises manières, puis-je vous offrir quelque rafraîchissement ?
- Vous auriez du cognac ? demanda Mark.
- Julie ! Va donc chercher un cognac pour Monsieur, lança la dénommée Anna à la jeune servante qui se tenait toujours dans le hall d'entrée. Puis elle se tourna vers Edward : Et pour vous monsieur ?
- Rien merci, répondit ce dernier.
- Vous êtes sûr ?
- Ne vous inquiétez pas madame Douarnnec, mon collègue est un vrai chameau ! intervint Mark
- Oh non non, c'est madame Feuse maintenant que je suis mariée avec Frédéric, Douarnnec ce n'est que pour mon frère et jusqu'à ce matin, mon père, paix à son âme. C'est justement pour lui que je vous ai appelés, reprit-elle avec des larmes qui lui revenaient aux yeux. Julie notre gouvernante l'a retrouvé mort il y a à peine quelques heures en disant avoir perçu un bruit sourd juste avant de l'entendre tomber… Suivez moi je vais vous emmener à son corps."

Avant même que Julie la gouvernante n'eut le temps d'apporter son cognac au commissaire Mésange, ce dernier ainsi que son acolyte étaient déjà partis à la découverte du château sur les talons de madame Feuse. Sur le chemin, nos deux compères observent le résultat de la fortune de la famille Douarnnec. Sur les murs étaient accrochés toutes sortes de tableaux et de bibelots en tout genre. Leur chatoiement semblait plus puissant à chaque pas que faisait Mark.
"- D'où vous est venue toute cette fortune ? demanda alors Edward, curieux.
- Cela date du début de l'époque des rois de France, avant ça, mes ancêtres travaillaient le bois et alternaient entre bûcheron, charpentier et charron, ceux qui fabriquent des chariots. Rien de bien important jusqu'à ce que l'un d'entre eux décide de partir pour les croisades d'où il ramena suffisamment de trésors de Jérusalem et d'autres cités orientales pour pouvoir faire construire un château ici, à Foisant. L'argent est resté dans ma famille pendant des siècles et maintenant que papa n'est plus là, mon frère et moi allons probablement nous le partager.
- Oh c'est amusant, j'avais moi même un ancêtre ayant participé aux croisades, Guillaume IV, Chevalier de la Mésange." intervint Mark. Comme elle ne semblait pas avoir entendu, il demanda : "Votre frère est-il au courant pour votre père ?
- Non" répondit-elle simplement. Elle s'arrêta en haut des escaliers et porta ses mains jointes à son cœur puis détourna rapidement le regard, une expression de tristesse sur le visage. Là, sur le sol en haut des marches et devant une grande

fenêtre, le corps d'un vieil homme était couché une main sur la poitrine tandis que l'autre était étiré en direction de la première marche. La face de l'homme était orientée vers Mark et Edward qui le regardaient tous deux dans ses yeux pâles depuis l'escalier qu'ils n'avaient pas fini de monter.

"- Julie l'a trouvé comme ça ce matin… reprit Anna après un moment de blanc

- Vers quelle heure s'il vous plaît ? demanda Edward qui avait déjà sorti son calepin pour prendre des notes.

- Je ne sais pas, j'étais de sortie au marché. Julie ! Peux-tu venir s'il te plait ?"

La jeune gouvernante arriva à petits pas jusqu'au niveau des deux policiers, un verre de cognac à la main qu'elle tendit à Mark.

"- Merci bien, dit ce dernier en versant le contenu du verre dans la petite flasque qu'il venait de sortir de son manteau avant de la secouer comme pour en mélanger le contenu.

- Madame Julie, témoignez vous bien d'avoir découvert ce matin le corps de Monsieur Douarnnec à cet endroit précis ? demanda Edward

- Oui c'est ça, répondit-elle, les yeux fixés à ceux du mort.

- Vous souvenez-vous de l'heure à laquelle cela est arrivé ?

- Oh oui bien sûr, il était 9h50, c'est l'heure à laquelle je vais réveiller Madame Charlotte.

- Qui est-ce ? demanda à son tour Mark

- La fille de Madame Feuse.

- Oh j'ignorais que vous aviez une fille, dit Mark en se retournant vers Anna tandis que Edward notait tout minutieusement dans son petit calepin. Quel âge ?

- 6 ans, répondit Anna

- Note Edward, reprit Mark. Et Madame Julie, Madame Feuse ici présente nous a informé que vous aviez signalé un bruit sourd avant de constater le décès. Est-ce exact ?

- Oui en effet, ça sonnait comme un coup sur la fenêtre.

- A la fenêtre vous dites ? Mark jeta un nouveau regard au corps du vieil homme. Mmh… pouvez vous nous emmener en bas de cette dite fenêtre, à l'extérieur du château ?"

Julie acquiesça d'un signe de tête.

"- Je vous suis !" s'exclama alors Anna.

Cette fois ci, lorsqu'ils repassèrent par le salon, le mari d'Anna les remarqua :

"- Où allez-vous ? demanda-t-il

- Examiner l'extérieur, lui répondit Edward, au pied d'une fenêtre.

- Je viens avec vous", dit alors l'homme.

Le groupe sortit alors jusqu'au pied de la fameuse fenêtre. Après une rapide observation des lieux, Mark repéra un étrange petit tas de plumes grises.

"- C'est… commença la jeune gouvernante.

- Un cadavre de pigeon", acheva Edward.

Mark réfléchit alors un instant, puis se souvint d'un détail.

"- Madame Feuse, le corps de votre père se tenait avec une main sur le cœur, était-il cardiaque ?

- Oui, depuis quelques années déjà, répondit-elle.
- Et vous pensez que c'est un meurtre ? enchaîna-t-il. Moi je pense plutôt que ce n'est qu'un triste accident domestique. Le pigeon que nous voyons ici est venu s'écraser sur la vitre quand votre père passait à côté. Le choc lui a causé une crise cardiaque et il en est mort sur le coup.
- C'est... c'est tout ? demanda-t-elle. Alors personne n'a essayé de tuer mon père ?
- Apparemment pas.
- Oh vous ne pouvez pas savoir comme cela me rassure. Merci infiniment. Bon je vais vous raccompagner si vous n'y voyez pas d'inconvénients, reprit-elle avec un sourire qu'elle semblait avoir retrouvé.
- Pas du tout", répondit Edward tandis que les autres rentraient à l'intérieur du château vaquer à leurs occupations.

C'est alors que le chat persan qu'ils avaient aperçu à l'intérieur sortit de la maison et se frotta contre les jambes des deux policiers, comme pour dire au revoir.
"- C'est un très beau chat que vous avez là madame Feuse ! dit Mark
- Oh oui c'est **Cha**rlie notre **cha**rmant petit **chat** qui adore les **cha**touilles ! dit-elle en riant. Cependant il ne faut pas lui en faire au mauvais moment sinon il devient tout énervé...
- Tout **cha**fouin vous voulez dire ! plaisanta Edward
- Oui c'est ça ! répondit-elle en riant. Toutefois il est quand même un peu **cha**pardeur, l'autre jour il a même volé le **cha**pelet de Julie. Ah et il aime aussi beaucoup nous ramener des **cha**rognes, hier il nous a ramené un pigeon coupé en deux...
- **Cha**rmant en effet, ironisa Edward
- **Cha**rlotte a eu de la peine pour lui et a insisté pour l'enterrer, c'est Fred qui s'en est **cha**rgé, il l'a enterré je ne sais où dans le jardin ce matin.
- Attendez ! Ce matin vous dites ? intervint Mark. Madame, permettez vous que je vérifie encore un petit quelque chose ?
- Oui faites donc."

Mark retourna auprès du corps du pigeon au pied de la fenêtre, suivi par Edward et Anna. Il se pencha pour observer de plus près, le retourna à l'aide d'un bâton puis se releva et regarda son acolyte.
"- Ce pigeon n'a plus de tête, lui dit-il.
- **Cha** alors ! s'écria Edward en riant.
- Edward soit sérieux s'il te plait... dit Mark avec un air un peu exaspéré
- Pardon...
- Madame Feuse, reprit Mark en se tournant vers Anna, je pense que ce pigeon ne s'est pas écrasé par hasard sur cette fenêtre. Je pense que quelqu'un a tué votre père en le lançant sur la vitre. Et je pense que ce quelqu'un c'est votre mari, probablement pour l'héritage qui serait allé dans votre compte commun."

Alors, comme ayant terminé son travail et laissant le reste de l'affaire au commissaire Mésange, Charlie le chat s'éloigna lentement, balançant sa bedaine velue jusqu'à un coin d'herbe où il s'étala sereinement, fier de son devoir accompli...
FIN

L' AVENTURE DE LA PRINCESSE SIRÈNE

Dans un monde où les créatures fantastiques vivent comme les humains, une unique sirène nommée Angela âgée de 14 ans, a les cheveux rouges, la queue bleu turquoise, les yeux vert clair. Elle est aimée de tout le monde. Celle-ci vit tranquillement au fond de l'océan à New York sous la statue de la liberté ; quand soudain un objet tombe à l'eau.

« Mais...mais c'est une minuscule chaussette » s'écrit-elle. Angela qui est très gentille se dit qu'il vaut mieux la rendre à son propriétaire qui doit la chercher partout. Alors elle décide de devenir une enquêtrice à la recherche de la chaussette perdue et de son propriétaire.

Cela lui permettra de se divertir et de faire une bonne action. Et qui sait ! Elle fera peut-être des rencontres. La petite sirène toute contente d'avoir enfin quelque chose à faire décide de partir dans les zones tropicales quand soudain son messager l'hippocampe lui transmet une lettre qui dit :

Bonjour, Princesse Angela, je vous donne rendez-vous, aujourd'hui à vingt - trois heures-quarante, pour des raisons personnelles dans les pays glacés du Groenland. Cordialement

Diablot

Celle-ci ne fait pas attention au nom et se dit que l'enquête de la chaussette peut bien attendre un peu.

Pendant que les poissons préparent son sac, la jeune princesse va voir son requin d'Artagnan pour lui dire au revoir et lui dit de ne surtout pas la suivre car c'est un rendez-vous top secret. Celui-ci lui offre une fraise, son fruit préféré qui dans leur monde est très rare. La jeune fille se met en route. Elle traverse l'océan Atlantique nord quand une tempête éclate ; les courants partent de droite à gauche. La fille aux cheveux de feu esquive tant bien que mal les vagues, passe entre les bancs de poissons qui vont à contre sens mais au milieu de son chemin une ombre surgit devant elle. C'est un triton. Angela émerveillée et qui ne s'y attendait pas du tout, n'hésite pas à lui demander son prénom mais celui-ci se retourne et s'en va. Celle-ci obsédée par l'envie de connaitre sa

personnalité décide de le suivre de loin. Ils arrivent dans un magnifique village aquatique au milieu duquel se trouve un château entouré de petites maisons et d'un grand bassin. Le garçon sirène se retourne et lui dit voici le Groenland.

- M...Merci, mais puis-je vous poser une question, parce que ça fait assez longtemps que je n'ai pas vu d'autres sirènes comme vous alors heu... voilà comment vous ap...

-Je m'appelle Roberto, esclave du roi Mr. Diablot celui qui vous a donné cette lettre alors veuillez bien me suivre !

-Oui, si vous me dites que c'est bien Mr. Diablot.

La sirène et le triton s'apprêtent à entrer dans la grande demeure quand un jeune homme grand et fort arrive.

- Bonjour, excusez-moi mademoiselle puis je vous offrir un café ?

-Hum...désolé monsieur mais là j'ai un rendez-vous, je ne peux pas...

-Mais ça ne prendra pas longtemps

-D'accord.

Je vous prie de m'excusez Roberto mais j'aimerai boire ce café.

-Il n'y a aucun souci Mazelle. Je vous attends ici.

Pendant le trajet pour aller au café les deux jeunes discutent et la princesse demande :

- Excusez-moi comment vous appelez-vous ?

-James and You ?

-Vous, vous êtes anglais ?

-Yes mais je parle french.

-Ah ! Moi, je m'appelle Angela, la princesse du fleuve Hudson, royaume de feu.

- Oh ! Le voyage a dû être long ! Tiens ! Voilà la cafétéria.

Les deux inconnus, devenus amis, entrent et prennent un café aux algues.

Pendant ce temps au château du roi...

Roberto n'est pas arrivé à amener la jeune sirène dans le château. Le roi, très mécontent, appelle tous ses soldats ainsi que Roberto et leur ordonne de supprimer James afin que la princesse appartienne au roi. Alors, chaque soldat s'équipe et monte dans un tracteur. Ils roulent tous jusqu'à la cafétéria de laquelle les deux amis s'apprêtent à sortir. Ils se garent de sorte qu'on ne les voit pas. Ils se répartissent trois devant et trois derrière l'établissement alors que Roberto reste devant la porte.

James et Angela sortent de la cafétéria quand soudain les trois gardes plus Roberto leur bouchent le passage. Un des gardes attrape James, et un autre se saisit d'Angela mais une invasion de crabes attaque les soldats les retenant ; Roberto, alors, sort une arme et James crie à sa nouvelle amie de fuir et de le laisser. Mais la princesse tout autant courageuse essaye de se diriger vers lui alors qu'un courant trop fort l'en empêche ; James est touché par une balle à l'épaule. Roberto le laisse pour mort.

La petite princesse fond en larme.

Angela si triste et si désorientée se laisse attacher et emmener au palais.

En entrant dans la salle du trône la sirène crie son désespoir et en relevant la tête elle est si stupéfaite de voir que le roi nommé Diablot est un fantôme qu'elle se tait. Il lui explique qu'elle va devenir son épouse mais elle refuse, alors le roi ordonne de l'emmener dans les plus profonds cachots du château. C'est alors que d'Artagnan surgit, car grâce à son ami le dodo, qui avait une boule de cristal qui lui avait permis de prédire l'avenir d'Angela. Cela lui a permis de savoir où elle était et ce qui allait lui arriver. Il casse la chaine et prend sa meilleure amie sur son dos. Elle demande à son ami de repasser par la cafétéria avant de fuir ce royaume pour dire adieu à James. Les larmes aux yeux, Angela se penche sur James toujours au sol. Celle-ci découvre que la chaussette qui est dans son sac scintille, c'est une chaussette contenant sûrement de la poussière de fée. Elle tente le tout pour le tout et la verse sur la blessure de James laissant apparaitre au fond le prénom brodé de son propriétaire avec son numéro de téléphone. Il guérit instantanément. Ils entendent au loin la garde du roi et décident en un regard de fuir au royaume d'Angela. Elle rendit la chaussette à Rio la petite fée des zones tropicales.

Fin.

FANNY BILLA

Tarck, un aventurier au désert

Dans une clairière au bord de la mer vit un jeune explorateur nommé Tarck. Il est âgé de vingt-deux-ans. Tarck a les cheveux bruns et les yeux violets.

Un jour alors qu'il s'ennuie, Tarck décide d'aller voyager dans le désert. Le jeune garçon commence à préparer ses affaires pour pouvoir partir le lendemain matin.

Il met :

- Un foulard
- Une couverture
- Un sac de couchage
- Une tente
- Une lampe de poche
- Deux bouteilles d'eau
- Des biscuits
- Deux sandwichs
- Un carnet et un stylo

Il est prêt. Tarck va se mettre au lit.

Le lendemain matin, Tarck attèle son cheval, met son sac et s'en va pour le désert. Il met trois heures pour y arriver. Tarck demande à des messieurs devant la frontière de lui garder son cheval et en échange d'une somme d'argent il obtient un chameau. Tarck se dépêche de monter sur son chameau et part explorer l'immensité de sable qui s'offre à lui.

Il traverse dix kilomètres puis s'arrête pour boire et manger, il repart ensuite et traverse dix kilomètres de plus. La nuit tombe. Alors, Tarck s'arrête pour déplier sa tente. Il y attache son chameau puis met son sac à l'intérieur et installe enfin son sac de couchage et s'endort. Dehors c'est la tempête, le vent est glacial.

Le lendemain matin, la tempête s'est arrêtée. Il se réveille, pousse un cri de détresse car il se rend compte que toutes ses affaires ont disparu. Le chameau, l'eau, le sac, la nourriture… Un chapardeur lui a tout volé. Il ne sait plus quoi faire. Il décide donc de partir à sa recherche. Celui-ci a laissé des traces de pas dans le sable que Tarck se dépêche de suivre avant la tempête de sable. Quand les traces s'arrêtent, il arrive devant un château. Tarck toque à la grande porte en bois ornée d'une couronne de fleurs et de coquillages. Personne ne lui ouvre. Alors il entre tout doucement. Il est surpris que ce si magnifique château soit si sale et laissé à l'abandon. Il commence à s'avancer, une longue rangée de portes s'étend jusqu'au moins trente mètres. Il entre dans l'une des premières pièces. Elle est magnifique ; il y a des étoiles au plafond, un parquet ciré, et une immense vitrine dans laquelle il y a une épée, un casque et une armure de chevalier. Tarck est très attiré par cette vitrine. Il l'ouvre, met l'armure, le casque et prend l'épée. Il sort de la pièce et va vers celle d'en face. Quand il entre, Tarck voit une jeune princesse qui chatouille un charpentier charmant. Il referme la porte. Il traverse le couloir jusqu'à une porte ornée de vitraux. Il entre et est ébloui par un chatoiement, à sa grande surprise c'est une église. Tarck avance dans l'allée et voit une personne en train de prier avec un chapelet autour du cou. Il continue d'avancer et visite l'église, elle est

splendide. Tarck fait demi-tour pour rejoindre la sortie. Juste à côté de l'église, il y a une porte toute rouillée. Il l'ouvre et celui-ci voit un charron réparer une décapotable. Il en est très étonné. Quand il sort, il entend du bruit venant des escaliers. Tarck suit le son et monte les marches en silence. Quand il arrive en haut, il voit qu'un chafouin tente de voler tout l'or du roi et de la reine. Ce dernier sort son sac et commence à le remplir de lingots d'or quand Tarck crie STOP ! Le chafouin s'arrête net. Tarck s'avance vers lui. Le chafouin appuie sur un bouton et le sol se dérobe sous les pieds de l'aventurier. Il tombe dans un trou sombre et profond en criant « aaaaaaaaaaah ».

AÏE !!! crie-t 'il en se relevant. Il regarde autour de lui, il n'y a plus de château, plus de trou, plus de désert, plus d'armure mais juste sa chambre et l'alarme de son réveil qui sonne lui faisant prendre conscience que ce n'était qu'un rêve. Il se prépare et prend son sac pour partir à l'aventure ! Quelques grains de sable tombent de son sac.

CATY BILLA

« Bonjour, je m'appelle « Lô ». Vous cherchez à m'éviter quand je vous mouille les cheveux, vous me chercher lorsque vous souhaitez vous rafraichir. Mais moi je n'en fais qu'à ma guise seriez-vous aussi capricieux que moi ???

Lô

Lô, d'habitude si pure, je ne vous suis plus,
D'habitude on vous sent sur la peau,
mais aujourd'hui vous vous évaporez,
vous disparaissez sous les dards du soleil, évanescente,
en résurgence revenez là où on ne vous attend pas...

Dans la lance du pompier qui vous tient à pleine main.
Dans la transparence de la flaque, les larves du moustique
accouchent un monstre, un tigre banni des cités.

Dans le sol craquelé et aride d'un désert, Lô, vous fuyez,
Lô tarie, Lô infiltre et meurt...
Lô citronnade, aux terrasses des cafés,

Je peux te tutoyer, toi que l'on tue avec délectation ?

Te voilà congelée en cube, et déversée dans des verres qui frissonnent,
On te dit capricieuse, je te dis essentielle et vitale,
on te célèbre minérale mais aussi conditionnée, vendue, maltraitée.
Même si tu me fais suer, que je t'aime Lô !
Je t'aime douce,
mais aussi saline,
en vagues répétées
inlassablement, sur la plage abandonnée, inlassablement.

Ma Lô, tu es en moi et tu me nourris,
si je dépose un baiser sur tes lèvres, tu dis Oui je le veux,
dans un goutte à goutte, un goutte à deux,
Eau, origine, ô fondatrice, ma Reine, mon Amoureuse.

Je puise en ton sein la nécessaire constante de mon équilibre.

Là d'où je viens, depuis que, mère, tu as perdu les eaux,
là où je suis, Lô ma vie sans toi, ne serai pas.

ALAIN BERTRAND

En hommage à Patrick de Wever pour son remarquable ouvrage « L'eau de la vie »

L'eau de la vie

« Bonjour,je m'appelle « Lô ».Vous cherchez à m'éviter quand je vous mouille les cheveux, vous me cherchez lorsque vous souhaitez vous rafraîchir.Mais moi je n'en fais qu'à ma guise seriez-vous aussi capricieux que moi ??? Continuez mon histoire.

Qu'est-ce que l'eau ?

« L'eau est un organe du monde » a écrit Gaston Bachelard dans « L'eau et les rêves »publié en 1942.Cette métaphore laisse entendre que l'eau est quasiment un élément physiologique du fonctionnement de la planète.Elle serait l'équivalent du sang.Elle irrigue en effet les continents comme le système circulatoire irrigue l'organisme.elle abreuve les êtres vivants et leur procure de la nourriture comme le sang apporte les éléments nutritifs.Elle évacue limons et déchets à l'image du sang qui évacue les toxines.Son fonctionnement peut être entravé par des barrages et provoquer une sorte d'embolie comme une surcharge d'éléments peut provoquer une thrombose ou un asphyxie.
L'eau peut sembler banale jusqu'à qu'il nous en manque telle évoquée dans la célèbre adaptation du livre de Marcel Pagnol »Manon des sources » où des hommes se déchirent quand un puits d'eau vital à leur survie en vient à devenir sec.

La formule chimique de l'eau est H20 donc constituée de 2 atomes d'Hydrogène et d'un atome d'Oxygène.L'eau est une molécule polaire ce qui explique la formation de liaisons Hydrogène entre molécules d'eau et sa forte température d'ébullition (100°C)et de condensation(0°C).En l'absence de ces liaisons Hydrogène,l'eau gèlerait à -100°C et se vaporiserait à -70°C , et n'existerait donc pas à l'état liquide aux températures ambiantes rendant toute vie impossible.

L'eau sur Terre

Le Soleil et les planètes sont nés il y a quelques 4600 millions d'années d'un effondrement sous forme de disque d'un amas de poussières et de gaz appelé nébuleuse primitive.La Terre et d'autres planètes du système solaire, se sont alors formées par agrégation de matériaux du disque(ou accrétion), agglomération progressive d'éléments de plus en plus gros.Ce processus a duré quelques centaines de millions d'années.Tous les corps du système solaire ont alors subit un énorme bombardement de météorites, dans les premiers 500 millions d'années de leurs existence(il y a environ 4 milliards d'années). Celui a progressivement diminué mais reste continu.La Terre reçoit encore environ 500 tonnes de météorites par jours à l'état de poussières.Des cratères issus de bombardements antérieurs sont visibles sur la Lune.

A l'origine,la Terre était une boule incandescente.Les éléments les plus lourds s'enfoncent(nickel,fer...),les plus légers(calcium,silicium,gaz)remontent à la surface.

L'eau existe partout dans le système solaire mais la Terre est l'unique planète sur laquelle elle se trouve à l'état liquide.
En effet si la Terre était plus proche du Soleil sa température serait telle que l'eau n'existerait que sous forme de gaz.Si la Terre était plus éloignée du Soleil,sa température ne permettrait à l'eau que d'exister sous forme de glace.
De même si la Terre était plus grosse, sa force de gravité attirerait plus fortement toutes les molécules:il n'y aurait pas de gaz,pas d'atmosphère.
Si la Terre était plus petite, sa force de gravité n'attirerait pas suffisamment les gaz qui partiraient dans l'espace:il n'y aurait pas de vapeur, pas d'atmosphère.
Ceci explique que le température de surface de Vénus(plus proche du Soleil que la Terre)soit de 500°C pour une pression de 90 bars et celle de Mars (plus éloignée du Soleil que la Terre)soit de -60°C pour une pression de 5,6mbar soit près de 200 fois moins que la Terre.

L'origine de l'eau sur Terre a été sujet à controverse.On conçoit maintenant qu'elle a été apportée par des planétissimaux lors de la phase finale d'accrétion de la Terre et plus tard par des astéroïdes après le grand bombardement d'il y a 4 milliards d'années. On admet qu'elle provient des volcans de la surface de la Terre et des météorites.On suppose que l'eau liquide et donc les océans sont apparus sur Terre quelques 100 à 150 millions d'années après la phase principale d'accrétion et qu'entre 4 et 7 siècles ont suffit pour que l'eau se condense et précipite sur la surface de la Terre.Les plus vieux matériaux connus,les zircons de Jack Hills (Australie) montrent que l'eau liquide existait il y a 4400 millions d'années ainsi qu'une croûte continentale.
Si la Terre n'avait pas de relief,l'eau la recouvrirait sur une épaisseur de 3 kilomètres,Vénus sur une épaisseur de 300m et Mars sur une épaisseur de 20 cm.Le rayonnement solaire brise les molécules d'eau et l'hydrogène ainsi libéré trop léger pour être retenu par la gravitation diffuse dans l'espace. Ainsi la Terre aurait perdu trois mètres d'eau depuis son origine et l'eau qui coulait ainsi sur Mars entre 3,5 et 1,8 milliards d'années(Traces de lit du fleuve de 1500 km de long,du Reull Vallis,avec un lit de 7 km de large pour 300 m de profondeur) se serait complètement évaporée.

La Terre est parfois sujette à des épisodes de grands dégagements internes de chaleur au cours duquel les rides volcaniques au milieu des océans sont intumescentes et le niveau de la mer est élevé.Ceci se produit quand un continent unique se fragmente(tel que la Pangée il y a 250 millions d'années).Au cours des dizaines de millions d'années ultérieures l'éclatement de la Pangée et la remontée des eaux a offert de nouveaux habitats marins sur les zones nouvellement envahies par celle-ci rendant possible le déploiement d'organismes vivants et l'augmentation de la biodiversité.C'est précisément ce qui s'est produit lorsque la Pangée a éclaté pour se séparer en Gondwana et Eurasia, puis en Afrique,Amériques,Eurasie et Inde.

Les minéraux des roches telle que la gypse contiennent aussi beaucoup d'eau.Par exemple la base du manteau supérieur terrestre est constitué d'un minéral la ringwoodite,une variété d'olivine qui contient environ 1,5%en poids d'eau.Quand la Terre s'est formée,il n'y avait d'abord qu'un petit nombre de minéraux dans le nuage interstellaire puis jusqu'à 250 minéraux quand les planétissimaux se sont formés.Sur Terre s'est mis en place ensuite une tectonique qui a entraîné les roches de la surface vers la profondeur offrant ainsi toute une variété de nouvelles conditions de température et de pression permettant de nouveaux minéraux spécifiques de se développer.0n identifie près de 1500 minéraux dans les terrains les plus anciens de notre planètes avant que la vie n'existe.

La vie se développant a offert de nouvelles conditions physiques et chimiques.La production d'oxygène par les bactéries photosynthétiques par exemple il y a 3,8 milliards d'années a conduit à de profonds changements au sein des minéraux.Les minéraux à la surface de la Terre ont été rouillés quels qu'ils soient à base de fer,nickel,manganèse,cuivre,uranium,cobalt donnant naissance à quelques 2700 minéraux parmi lesquels les plus beaux la turquoise,azurite,malachite..

La vie serait apparue il y a 2,8 milliards d'années(trace de vie fossile) et pendant près d'un milliards d'années les archées,les bactéries semblent avoir été les seules habitantes de notre globe.
Un organisme vivant est une entité extrêmement improbable d'une part parce qu'il est localisé dans l'Univers mais aussi parce qu'il possède une structure très ordonnée alors que les principes de la Thermodynamique indique que le désordre doit augmenter au cours du temps.Il semble y avoir un paradoxe.Il n'en est rien en réalité car l'explication réside dans la capacité des organismes à consommer de l'énergie.Quand il n'a plus cette capacité il retourne au désordre,se décompose et disparaît à la température de 20°C et entre à 30 à 90% d'humidité quitte à se momifier s'il fait plus sec.
La 1ère nécessité pour la vie est donc de disposer d'une source d'énergie en l'occurrence l'énergie solaire et le 2ème besoin pour la vie est l'eau ce qui explique que la vie soit apparue dans une eau peu profonde là où les rayons du Soleil pénètrent.

Les températures de congélation et d'ébullition ne sont pas les seules particularités de la molécules d'eau.En effet quand l'eau refroidit, sa densité augmente, son volume diminue,comme n'importe quel liquide mais quand sa température diminue au dessous de 4°C l'eau se singularise par rapport aux autres corps car son volume augmente à nouveau et continue quand l'eau gèle.
Cela a deux conséquences importantes:en hiver quand la température diminue l'eau d'un lac commence à geler en surface.Comme la surface devient plus dense,l'eau coule et assure une homogénéisation de la température sur toute l'épaisseur d'eau.Ce processus se poursuit tant que la température ne descends pas au dessous de 4°C.Quand la température baisse encore la couche de glace formée en surface de l'eau empêche l'eau sous elle de se refroidir encore et cette dernière ne gèle donc pas maintenant le vie des organismes qui si trouvent.Quand l'eau gèle,son volume augmente entraînant des fissures dans les roches dans lesquelles des plantes peuvent se développer.
Les premiers organismes ont utilisé le rayonnement du Soleil pour convertir l'eau et le CO2(dioxyde de carbone) en glucides appelée photosynthèse.Ils ont transformé l'énergie lumineuse en énergie chimique susceptible d'être stockée.Ce processus de transformation libère un déchet,l'oxygène.Ce rejet très oxydant a bien évidemment été nocif pour les organismes d'alors.Mais la vie s'adapte et certains organismes ont même fini par incorporer ce produit qu'est l'oxygène dans leur organisme à tel point que l'on pourrait croire que l'oxygène est un élément fondamental de toute vie.L'eau l'est,l'oxygène non.
Cette production d'oxygène a modifié la composition des océans.A l'origine les ions ferreux Fe2+ de couleur verte solubles dans l'eau ont été oxydés en ions ferrique Fe 3+ rouges insolubles sous forme de précipité dans l'eau qui s'est accumulé sous forme de fines couches rouges sur de très grandes épaisseurs formant des gisements de 'fer rubané »qui représentent 80% des gisements de fer exploités .L'eau devenue plus limpide a permis à la lumière de pénétrer plus profondément et à la photosynthèse de se faire sur une plus grande tranche d'eau accélérant la production d'oxygène.
Quand tout le fer eut précipité, l'eau s'est chargée en oxygène dissous. L'augmentation de la quantité de dioxygène dans l'eau a contribué à sa libération dans l'atmosphère terrestre et à la formation d'ozone O3 sous l'action du rayonnement solaire faisant passer un ciel de couleur marron orangé à bleu.La captation d'une dose de rayons solaires par cet ozone permettra à la vie de s'exprimer sur la terre ferme.

Comment la vie a amené la glace

Les premiers organismes vivants captant le CO2 et libérant du dioxygène 02 ont introduit un déséquilibre chimique dont la marque la plus importante est le dépôt de calcaire(carbonates de calcium CaCO3) à proximité des zones où la photosynthèse est active. Ces calcaires qui portent la marque des organismes vivants apparaissent sous la forme de concrétions en chou-fleur finement laminées : les stromatolithes(du grec stromato=tapis et lithos=roche).Les stromatolithes ne sont pas des organismes vivants mais des structures sédimentaires élaborées par un tapis de filaments bactériens.ces constructions constituant parfois des couches très épaisses.On les retrouvent dans des roches il y a plusieurs milliards d'années ou plusieurs centaines de millions d'années mais également dans des roches calcaires plus récentes telles les calcaires de la Limagne (d'âge miocène,environ cinq millions d'années).
Outre le déséquilibre dû au dégagement de dioxygène gazeux le piégeage du gaz carbonique C02 pour former du calcaire réduit la

quantité de CO_2 dans l'air.La réduction de ce gaz à effet de serre à diminué la température terrestre qui peut baisser jusqu'à -50°C il y a quelques millions d'années entraînant la formation de glace.Ce processus a conduit à une planète gelée de température de surface de -10°C pendant plusieurs milliers d'années.
Cette situation aurait pu paraître irréversible si les volcans n'avaient pas rejeté du gaz qui brise la glace par endroit où que le gaz rejeté vers le haut atteigne la surface et une brutale libération dans l'atmosphère a permis la reprise de l'effet de serre entraînant un déglaciation. Ce processus de glaciation/déglaciation ou rétroaction s'est produit plusieurs fois pendant près de 300 millions d'années il y a 800 millions d'années.
La vie s'est d'abord manifestée dans l'océan.Pendant plus de trois milliards d'années, elle n'existait que dans le milieu liquide.La surface continentale était exempte de toute forme de vie,n'existaient que les roches.Les paysages terrestres devaient ressembler à nos grands déserts actuels:Takla-Makan(Asie centrale),Hoggar(Sahara)ou Namib (Afrique du sud) mais avec des rivières.
Il y a environ 500 millions d'années des lichens se sont installés comme on en voit dans certains déserts(chauds ou froids)(ce sont eux qui nourrissent aujourd'hui les rennes des régions polaires).
L'eau ne circulait pas encore dans leurs tissus,elle les imprégnaient seulement quand il y en avait.En effet ces organismes sont capables de reviviscence c'est à dire qu'ils se dessèchent complètement quand l'eau manque mais se réhydratent à la première pluie.
Vers 450 millions d'années(à l'Ordovicien), les végétaux se sont répandus sur une plus grande partie du continent.Quelques arthropodes terrestres(acariens,araignées,scorpions primitifs) se sont aventurés à terre, leur carapace leur permettant de résister aux rayonnements nocifs,la couche d'ozone n'étant pas complètement formée.La Terre se remettait d'une crise orogénique,c'est à dire d'une période où des reliefs importants s'étaient crées.On trouve les restes de cette calédonique en Ecosse, en Bretagne.La surface terre était alors plate, extrêment plate.A la moindre tempête les terres étaient inondées et formaient par ci par là des flaques d'eau où les organismes étaient prisonniers.Lors de l'assèchement ces animaux périrent,seuls n'ont pu survivre ceux qui possédaient des ébauches de poumons et s'adapter à l'environnement terrestre(phénomène sous l'appellation « sortie des eaux »).Dans la même période,il y a 400 millions d'années, certaines plantes se sont dotés de vaisseaux conducteurs de sève,les rhyniophytes qui ne dépassaient pas 30 cm.Puis quinze millions d'années plus tard,les forêts de lycopodes de 10 mètres de haut s'étendaient sur les continents.Les végétaux se suffisent à eux même pour la nourriture pourvu qu'ils aient de l'eau,du CO_2 et de la lumière,on dit qu'ils ont autotrophes.Quand aux animaux quand ils se sont retrouvés hors de l'eau ils ont dû quêter de la nourriture et se déplacer.
La Terre possède un système naturel de piégeage de la chaleur que l'on appelle effet de serre. La majeur partie du rayonnement solaire(rayons ultra-violets,visibles et infra-rouges)traverse l'atmosphère jusqu'à la surface de la Terre qui alors se réchauffe,puis réfléchit ce rayonnement(surtout le rayonnement infrarouge). Sans cet effet la surface de la Terre serait à la température de -18°C alors qu'elle est à 15°C.
Les cirrus,nuages très élevés,forment de légers voiles diffus,étirés et sont constitués de cristaux de glace qui renvoient l'énergie émise vers la Terre et contribuent à l'effet de serre.Les cumulus ou stratocumulus sont des nuages blancs qui apparaissent lobés et sont constitués de molécules d'eau.Très blancs ils réfléchissent la lumière et constituent un parasol.
On attribue généralement le dérèglement climatique à l'émission de CO_2 mais l'eau est le principal gaz à effet de serre qui contribue au trois-quart au phénomène.
Les facteurs qui contrôlent l'abondance des nuages et donc la pluie sont nombreux.Parmi eux,on distingue certains groupes de plancton comme les coccolithophoridés ou Phacocystis qui émettent une substance le sulfure de diméthyle(DMS) qui génèrent des noyaux de condensation nuageuse.Quand le soleil brille généreusement,le plancton prolifère et génère une grande quantité de DMS ce qui provoque la pluie.L'accroissement de la couverture terrestre provoque une baisse de la température terrestre et donc un ralentissement de la croissance du plancton et donc une baisse de production de DMS , donc de production de nuages.
Certains animaux adoptent des vies ralenties lorsque le milieu environnant est trop difficile nommées cryptobioses.Quand ils retrouvent leur vie active,on parle de reviviscence.Parmi eux les tardigrades petits animaux de 1 mm ou oursons d'eau présents dans tous les milieux,terrestres ou aquatiques,des pôles à l'équateur,très chauds ou très froids,très hauts(+6000m) ou très bas(-4000m) ce qui explique qu'ils ont été les premiers êtres vivants à être téléportés par intrication quantique.

MARIE LAURENCE IGNACIMOUTOU

UNE INITIATION RONDEMENT MENÉE

Enseignants dans le Sud-Ouest, mes parents avaient du temps libre, mais pas toujours les moyens de nous offrir à mon frère et à moi des balades à dos de chameau. En revanche, la maison familiale nous ouvrait grand ses portes durant les vacances scolaires.

Jusqu'à l'adolescence, je soupçonnais à peine l'existence des palaces. Je n'aurais échangé pour rien au monde ma petite chambre protégée des ardeurs du soleil uniquement par ses persiennes mi-closes.

Bien qu'à moins de deux kilomètres de la côte, le village s'adossait aux premiers contreforts de la montagne. Il se recroquevillait autour du château où ma grand-mère, aide-cuisinière, avait garni quantité de petits farcis et enfourné des tartes aux blettes à tire-larigot, se brûlant visage et mains pour le bon plaisir de grands bourgeois parisiens et de leurs invités, avides, eux, de soleil, de rosé et de saveurs dites authentiques.

La pauvreté avait chassé mon grand-père et les siens d'une proche vallée italienne. Il s'était retrouvé maçon, charron et charpentier, à ses heures. C'est dans sa forge, plus qu'au café, qu'aimaient se réunir les hommes pour refaire un monde sorti chamboulé des conflits mondiaux et une France à peine remise de la guerre d'Algérie.

Je n'étais pas peu fière d'assister à ces discussions d'hommes du dimanche matin, blottie dans les bras de mon père, quémandant ses petits baisers et ses chatouilles tout en scrutant les femmes, vêtues de noir, qui se dirigeaient vers l'église pour la messe de dix heures. Ma grand-mère menait la tête du cortège en égrenant son chapelet. Elle regrettait amèrement que mes parents, farouchement athées, ne me laissent pas l'accompagner.

Le rituel des jours de semaine n'était pas moins immuable que celui des dimanches. Le matin, une fois expédiés les sacro-saints « devoirs de vacances », je pouvais rejoindre les garnements du village que je connaissais depuis toujours. Malgré mon accent d'un lointain Midi océanique, je ne détonnais pas dans cette bande de gamins bruyants, chapardeurs d'olives et de figues, dont j'étais fière d'être l'une des rares filles.

L'après-midi, j'aurais bien volontiers continué à jouer avec eux aux gendarmes et aux voleurs, mais il fallait faire la sempiternelle balade à vélo jusqu'à la crique découverte par mon oncle et connue de rares aficionados. Personne ne m'avait appris à nager, mais je plongeais avec délices dans l'eau turquoise.

Nous pique-niquions bien des fois sur cette plage de rêve et c'est épuisée, mais repue, que je rentrais avec mes grands-parents, ma mère, ma tante et mes jeunes cousins, tandis que mon père, mon oncle et mon frère restaient pour pêcher, puisque l'on prétend que le poisson aime finir sa vie dans le chatoiement des derniers feux du jour.

J'aurais tout donné pour rester avec eux et, une fois dans mon lit, je luttais contre le sommeil pour attendre leur retour et le baiser salé de mon père. Le marchand de sable passait trop vite. Je m'endormais sans percer le mystère des pêches du soir, ni rien entendre des conversations d'adultes sous le figuier de la cour.

C'était l'heure à laquelle maman et ma tante planifiaient nos sorties de l'été. Pendant mes premières années, elles se bornaient presque uniquement aux deux après-midis hebdomadaires chez mes grands-tantes, dans une rue étroite montant à la colline. Ces visites me privaient certes de plage, mais je me sentais bien auprès de ces deux charmantes vieilles dames. Bien que sans enfants, elles savaient dorloter et occuper petits et grands. Nous avons découvert les jeux de société et les charades avec elles, et c'est avec tante Jeanne, la plus alerte des deux, que j'ai commencé à prendre goût au lèche-vitrines dans les ruelles de la vieille ville.

Il y avait aussi le traditionnel séjour en Italie, dans le hameau berceau de la famille. Nous retrouvions cousins et cousines dans la haute maison bâtie par l'arrière-grand-père. Mon père et mon oncle s'adonnaient, dans les torrents, à de longues journées de traque au poisson sauvage. Le reste du clan se courbait avec convoitise sur les pieds de myrtilles et de fraises des bois. Nos bouches se remplissaient aussi vite que nos paniers, tandis que nous poursuivaient les regards chafouins des gosses du cru. Pour eux, nous n'étions que de riches prédateurs, étrangers par-dessus le marché.

Et puis, il y avait ma journée d'anniversaire, puisque j'étais née au village, au milieu de l'été, par un après-midi plein de chaleur, d'odeurs de pins et de cigales. C'était donc au village, et nulle part ailleurs, que nous nous devions de fêter chaque année ma naissance. Pas de devoirs ce matin-là. Ma grand-mère rassemblait ses souvenirs de cuisinière pour nous concocter un repas festif, ni jamais le même, ni jamais réellement différent. L'après-midi, ni sieste ni plage. Les copains envahissaient la cour. On n'avait pas encore inventé les « parties » de mômes au McDo, les spectacles de magie personnalisés et tarifés. Nous jouions sans entraves et, à quatre heures, il y avait un superbe goûter avec gâteau maison, jus de raisin de la treille et fruits de l'été à gogo. J'étais comblée.

Aussi est-ce en pleurnichant que, le jour de mes douze ans, je grimpai dans la vieille auto de mon grand-père. Maman s'installa au volant sans prononcer une parole. Je hurlais :

- « Maman, où me trimballes-tu ? C'est mon anniversaire ! C'est MA journée ! On va rater le repas et les copains ! D'habitude, j'ai mes cadeaux au réveil. Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? »

Ce fut ma première vraie colère.

Ma mère me laissa déblatérer, puis me coupa le sifflet d'un ton calme, mais si sec qu'il n'admettait aucune réplique :

- « Ma chérie, tu as douze ans aujourd'hui. Le mois dernier, tu es devenue une jeune fille. Finis les enfantillages. Nous allons nous balader en copines toute la journée. Tu choisiras toi-même tes cadeaux et, ce soir, nous retrouverons la famille pour jouer aux riches sur une plage huppée. Il y aura aussi une belle surprise dont tu rêves depuis longtemps. Tu vas faire des découvertes aujourd'hui, ma chère demoiselle. Et arrête de renifler comme un bébé, ou tu n'es plus ma fille. »

La diatribe de ma professeure de mère eut pour effet de calmer instantanément mes cris. J'ébauchai même un sourire lorsque nous abordâmes la Promenade. La mode du jogging matinal n'avait pas encore contaminé les estivants et je contemplais à loisir la Méditerranée à droite, les grands hôtels à gauche.

J'avais déjà emprunté le front de mer dans la berline familiale, mais je regardais la baie comme si c'était la première fois, pénétrée de l'importance de cette journée. Je devinais vaguement la surprise de la soirée, mais gardai mon excitation pour moi. Après mon esclandre du départ, un peu penaude, je décidai de jouer les « petites filles modèles »... pardon, les « jeunes filles rangées ».

Maman se gara sans difficulté. Aujourd'hui, lorsqu'il m'arrive de rouler au pas sur la Promenade et de tenter de m'échapper par les rues adjacentes, je repense à ce temps béni où l'air, la mer et la ville étaient à nous, gens du cru, et où les riches se faisaient finalement discrets.

Mais trêve de nostalgie. Revenons à nos moutons... et à mes premières fois.

Nous arpentâmes les rues étroites du vieux centre. Je n'avais pas vraiment réalisé qu'elles débordaient de commerces en tous genres. J'aurais eu envie de me faire offrir des colifichets de pacotille, mais on m'avait déjà inculqué, sans que je m'en rende compte, le sens de l'économie. Je ne craquai que pour deux robes de coton. Je me laissai offrir, sans rougir, mon premier maillot de bain deux pièces. La matinée se termina par une longue flânerie dans la plus grande librairie de la ville et nous en ressortîmes, maman et moi, les bras chargés de nourritures spirituelles pour la fin de l'été. Là, il n'était pas question de regarder à la dépense.

Mes grands-tantes m'avaient mitonné mes plats préférés. Pendant que ma mère s'affairait à la vaisselle et au rangement, je m'accordais une sieste sur les genoux de Jeanne, oubliant complètement que mon nouveau statut de jeune fille devait m'interdire ce genre de laisser-aller. Maman ne me laissa pas longtemps m'abandonner à cette douce torpeur. Nous devions nous acquitter sans tarder du volet culturel de la journée.

Le tram grimpait poussivement la colline entre pins, orangers, citronniers et villas de rêve surplombant la mer. Il s'arrêta devant le tout nouveau musée Matisse. Ma mère m'avait initiée à l'art depuis toujours, renouvelant régulièrement les cartes postales de tableaux célèbres punaisées sur les murs de notre appartement. Mais, avec un père casanier, plus bricoleur qu'artiste, on ne m'avait jamais entraînée dans les sanctuaires de l'art. La concentration, dans une villa, de chefs-d'œuvre colorés et de sculptures pleines de mouvement m'émerveilla. Je voulais lire tous les cartels. Je posais des questions sur les papiers découpés et les vitraux. Nous restâmes jusqu'à la fermeture. Maman avait réussi sa « journée d'initiation ».

Dans le vieux bus brinquebalant qui nous ramenait à la voiture, je lançai :

- « Moi, plus tard, quand je serai professeure, j'irai, pendant les vacances, de musée en musée. ». Ma mère sourit, amusée par ma détermination.

Nous roulions à nouveau sur la Promenade. Un bref coup d'œil suffit à maman pour mesurer ma fatigue.

- « Dors, sinon tu ne pourras pas profiter de la surprise de ce soir. » Puis elle ajouta, à voix très basse :
- « Quelle idiote je suis ! Tu n'as que douze ans. Je n'aurais jamais dû te faire faire autant de choses. Honnêtement, je ne pensais pas que Matisse te captiverait autant. J'avais prévu une pause goûter et un moment de repos dans le parc. »

Je n'eus pas le temps de répondre :

- « Tu vois, maman, je suis grande. »

Le sommeil me terrassa.

Je me réveillai dans les bras de Papa. Nous étions réunis sous la paillote d'une guinguette de plage. Des familles déballaient leur pique-nique. Derrière nous, on devinait des villas chics dans les arbres.

- « Bienvenue sur la Côte ! » dit mon père en m'embrassant. Une jeune serveuse avenante nous apporta salades et charcuteries, sans oublier de me souhaiter un bon anniversaire.

Je me jetai sur les victuailles. Mon frère et mes cousins, qui avaient nagé pendant des heures, firent de même.

- « Calmos, calmos, les gosses ! Dégustez, le temps ne nous est pas compté. Il faudra attendre la nuit pour la surprise ! »

Le monde installé sur le sable, la nuit… Mon pressentiment de ce matin se confirmait…

Ma fatigue ressurgit brusquement. Je craignis de ne pas pouvoir faire la grande jusqu'à la fin de la soirée. Je grimpai une fois encore sur les genoux de mon père.

- « Fais dodo sur Papa, ma puce, me dit-il à l'oreille. Aie confiance en ton père, chérie. Il te réveillera si le boucan ne le fait pas. »

Ce ne fut pas le boucan de la surprise qui me réveilla, mais le brouhaha d'une foule en délire et le bruit des chaises de la guinguette que l'on orientait vers la mer.

Déjà, la première fusée éclatait. Juchée sur les épaules de mon père, j'applaudis à m'en faire mal aux mains pendant tout le feu d'artifice.

Sur le chemin du retour, je confiai à ma mère :

- « Je suis grande maintenant. Toutes mes journées de vacances devraient ressembler à celle-ci. »

Elle m'assura :

« - Ne t'inquiète pas. Il y aura d'autres journées comme celle-ci. »

Elle tint parole.

Depuis le matin de mes douze ans, nous n'avons cessé de courir les magasins et les musées. J'ai vu trop de feux d'artifice et fréquenté trop de bistrots de plage pour les distinguer dans mes souvenirs.

Aujourd'hui, je suis grand-mère. La maison de famille est toujours pleine de monde. Si mes petits-enfants emportent un jour de leurs vacances un souvenir aussi fondateur que celui de mes douze ans, alors le plus beau des héritages aura été transmis.

SYLVIE MASSOL

LE CHARPENTIER

Pour leur rencontre, hier encore inespérée,
Toujours, il bénira le charron qui ce jour-là avait tardé.
Quand la voiture fatiguée dans le fossé avait versé
Sa belle, alors au désespoir, à pied avançait
Par le parc, dans le soir débutant de l'été.
Un instant, leurs regards étonnés s'étaient croisés.
Là où il avait craint un minois chafouin,
Un sourire timide, mais sincère, était né.
Et tout un monde, soudain, à portée de rêve.
Ce soir, le charpentier du château exulte.
Entre ses doigts, il égrène le chapelet de nacre,
Qu'en gage elle vient de lui confier.
Sous le chatoiement des astres,
Sous le foisonnant murmure des arbres,
Son cœur, ivre de bonheur, danse et chante.
Sa belle, à l'instant, riait sous ses chatouilles,
Le ciel tout entier tenait dans ses yeux clairs,
Et à ses lèvres douces, ce charmant aveu :
Par tous les chameaux chaloupants
Par tous les singes chapardeurs
Par tous les tapis persans,
Par tous les navires marchands,
Par les immenses plaines
Sur les torrents de lave,
Sur les vallées traversées,
Sur tous les déserts sauvages
Sur tous les vents du large,
Sur tous les murmures retenus,
Sur tant de serments éternels,
Désormais tu ne chemineras plus seul.
Elle a dit Eternité, il entend Félicité.
Et par le pouvoir d'un mot, il est aux anges.

MARIE- HELENE TERRIE

L’aventure de la forêt

Quelle belle aventure !
La forêt fourmille de vies foisonnantes,
Au profond des bois, sous la frondaison,
J’en saisis le mystère,
Ces vies entrelacées, minuscules ou majuscules,
Petits vermisseaux ou chênes centenaires,
Je contemple et j’admire,
Les jeux de l’ombre et du soleil
Qui caresse ma peau
Le souffle léger dans les branches
Le silence, habité de mille bruits,
Les oiseaux qui se répondent,
Les insectes qui bourdonnent,
Le plongeon de la grenouille,
Je suis attentive à tout,
En marchant dans les sentiers creusés,
En me glissant derrière les buissons,
Devant la stèle des fusillés
J’évoque le terrible passé
Hier, le drame a fait hurler la forêt,
Dans ce lieu de diversité et d’harmonie,
Entre les grands arbres aux troncs blessés,
Laissez-moi écouter le silence,
Je savoure la paix et la liberté,
Dans la forêt protectrice,
Aujourd’hui, je me suis aventurée

FRANCOISE BLANC

Je fonce !
Mais je ne suis pas seul, nous sommes des milliers. Des projectiles lancés à la vitesse des étoiles, sur une trajectoire tendue. Pas de résistance, pas d'air, pas de ralentissement. Seule la griserie de la vitesse. Nous voyageons depuis des confins si lointains qu'ils n'existent peut-être déjà plus. Simples débris d'une apocalyptique explosion, nous avançons à travers l'espace infini. Nous avons franchi tellement d'univers. Mais une chose est sûre : nous fonçons toujours.
Hier, nous croisions dans les confins du nuage d’Oort, cette coquille glacée, lointaine, où errent les comètes endormies. Aujourd'hui, guidés par les forces stellaires, nous abordons les frontières d'un nouveau système. Un soleil jaune entouré de planètes. L’une d’elles est bleue et, elle est sur notre route. Nous filons droit dessus. J'ai une place de choix pour observer tout cela. En effet, je suis un des derniers objets, en queue de l'essaim de fragments que nous formons.

Christina ferma les yeux et pensa à sa vie, ici, dans cette boîte de métal, bouillonnant d'impatience à attendre que le temps s'écoule le plus rapidement possible. Depuis toujours, Christina n’avait qu’une chose en tête : fonder une petite famille au sein d'une maison à la campagne avec un jardin, empli de fleurs et de légumes baignés de rosée au petit matin. Sauf qu'un monde nouveau s'était sournoisement mis en place dans cette Union Européenne qui s’effondrait lentement. Le sanctuaire de liberté, de bonheur, où il faisait bon vivre était devenu la proie convoitée par tous. Les causes étaient multiples, mais l'Union devait faire face à une situation sociétale de plus en plus dégradée. Les États prenaient des décisions dans tous les sens, rarement le bon. Le pays où vivait Christina avait pris une mesure radicale : l'instauration d'un plafond démographique. Pas de nouveaux arrivants, immigration zéro, et contrôle strict des naissances. Et le malheur, c'était que Christina n'était pas citoyenne de plein droit. Elle avait seulement une carte de travail. Elle avait accepté ce poste parce qu’il lui assurait un traitement prioritaire. A son retour, elle pourrait enfin devenir citoyenne, s'installer et fonder un foyer.
L'alarme retentit dans la minuscule station spatiale, faisant sursauter Christina et la tirant de ses pensées. Il lui avait fallu plusieurs secondes pour reconnaître la sonorité particulière d’un risque de collision.
Rayan, le plus expérimenté du groupe, prit le temps d'analyser la situation. Deux télescopes venaient de détecter l’arrivée massive de fragments de météorites aux confins de notre système solaire. La possibilité de collision avait été calculée à plus de 90 %. L'arrivée dans l’atmosphère terrestre allait avoir des conséquences dramatiques. Eux-mêmes dans cette station étaient en première ligne face à cette pluie dévastatrice fonçant dans leur direction. Il termina son exposé en arborant un visage **chafouin**, n'arrivant toujours pas à croire à cet état de fait et murmura : « On n’a pas les moyens de les arrêter. » Christina sentit son estomac se nouer, et pensa : « Alors quoi, on attend ? »

Presque une heure que Soraya marchait sur cette plage perdue. Personne à l'horizon, le soleil pesant tapait sur son chapeau, heureusement qu'elle l'avait pris. La plage était magnifique. Un endroit vraiment **charmant.** Mais pas pour elle. Marcher laborieusement dans ce sable devenait fastidieux.
Devant elle, Arthur, lui, jouissait intérieurement de ce moment privilégié. Il aimait profondément la nature et investissait systématiquement son argent dans ces escapades lointaines à la recherche d'endroits inconnus et préservés. Ayant enlevé ses chaussures, il marchait lentement le long d'une ligne mouvante composée, d'un côté par du sable couleur or pâle et de l’autre par l'écume blanche et mouvante des vagues. Le sable était tiède sous ses pieds, et la mousse lui léchait les orteils en **chatouilles** délicieuses. Quelques oiseaux **chapardeurs** voletaient çà et là, recherchant un peu

de nourriture. Cette nature le grisait avec ses embruns, son arôme iodé, son **chatoiement** de couleurs. Il avait l'impression d'être seul au monde. Seul ? Non, pas tout à fait. Il y avait Soraya. Elle l'avait accompagné à contrecœur et suivait péniblement. Elle, n'éprouvait aucune connexion avec la nature et préférait l'ambiance protectrice de la ville, construite, aménagée, rassurante.
Arthur, les pieds dans l'eau, se retourna vers elle en lançant : « Tu ressens la force, l'harmonie de ce lieu ? » La réponse fusa aussi sec : « Je sens surtout que j'ai mal aux pieds et que j'ai soif. J'en peux plus là, je prends un taxi et je rentre ! Tu n'auras qu'à me rejoindre lorsque tu auras fait le plein de nature ». Elle filait déjà vers le ponton, au loin.
Une pensée se matérialisa dans l'esprit d'Arthur : « C'est si dommage qu'elle ne puisse voir la beauté, la pureté de cette terre. Pourtant, quelle perfection, quel équilibre ».

Devant nous, en plein dans notre trajectoire, ce petit système solaire et sa belle planète bleue. Je ne suis qu'un caillou parmi des millions, mais j'ai vu tant de choses : des soleils éclore, des mondes s'anéantir. Quel va être le sort de celui-ci ? La poussière de l'espace, minuscules fragments inoffensifs, seront détruits lors de leur entrée atmosphérique, mais des plus gros atteindront la surface. Des milliers de grains de **chapelets**, vont frapper cette planète en peu de temps, et je sais que l'effet cumulatif va provoquer de gros dégâts.

Les premiers débris arrivèrent sur la petite station. Des alarmes retentirent. L'instant de surprise initial passé, ils savaient tous ce qui se jouait. Christina, l'estomac toujours noué, réfléchissait à toute vitesse : « Flotter dans l'espace pour l'éternité, merci, trop peu pour moi. Mais pas le temps de m'apitoyer sur mon sort de femme fragile. Même si j'en ai marre de l'absence des cycles jour/nuit, de cet air vicié et du manque de pesanteur, sans oublier la sensation de claustrophobie permanente, il faut tenir ! On est tous morts de trouille. Seigneur, je n'aurais jamais imaginé que ce seraient des débris de comète qui allaient nous détruire ».
Un silence soudain s'installa à bord de la station. L'air sentait le métal et la sueur, et aussi cette odeur âcre, celle de la peur. Tous avaient continué à faire leur boulot méthodiquement, suivant les procédures en mode robot. L'attente tacite d'un impact final flottait sournoisement. Et voilà que le calme était revenu. Entre anxiété et fatalité, ils n'osaient y croire. Étaient-ils déjà morts ? Rayan invoqua un vieux proverbe : « Ayez confiance en Dieu, mais attachez votre **chameau** », Christina remercia Dieu, tous pensèrent aux « lucky peanuts » de la NASA. En réalité, la station avait eu une chance inouïe. Épargnée par les plus gros fragments, seuls des micrométéorites l'avaient frappée. Là, elle venait de plonger derrière la Terre, protégée momentanément de la désintégration. Bilan : certains modules de la station étaient hors service, mais le **charpentier** avait bien fait son travail, l'ensemble avait tenu. Cependant, pour combien de temps ? L'état général était désastreux, et les dysfonctionnements nombreux. Le rapatriement allait devoir être rapide. La station parvint toutefois à recevoir un message du centre de contrôle terrestre :
« Un grand nombre de fragments ont frappé la Terre à 3 heures GMT. Sur tout le globe on signale une pluie de météorites de taille diverse. D'innombrables infrastructures ont été endommagés ou anéanties. En certains endroits, des fragments atteignant plusieurs mètres ont provoqué des explosions en altitude, libérant une énergie destructrice. Certains ont atteint le sol, détruisant tout dans un rayon immédiat. Des morts et des blessés sont à déplorer. Fin du message. »
Christina se dit que le bilan global était, somme toute, chanceux. Elle s'accorda une pensée désabusée, cynique :
« Le vrai problème de notre monde, c'est la surpopulation. Finalement, ce bombardement va laisser de la place pour les survivants. » Elle pensa à elle et, en eut immédiatement honte. De plus, la station continuait son orbite et allait bientôt ressortir de la protection de la terre. Ferait-elle partie des survivants ?

Les traînées brillantes dans le ciel fascinaient Arthur. Il revint à la réalité lorsqu'un de ces bolides explosa avec un bruit assourdissant et que l'onde de choc le secoua. La boule de feu atteignit le sol avec un fracas énorme et les arbres aux alentours s'embrasèrent immédiatement. Sa première réaction fut de s'élancer vers le ponton, mais le feu d'artifice devenait dangereux. Il se réfugia dans l'eau et décida d'attendre, en se disant : « Ce n'est peut-être pas l'homme qui va flinguer notre magnifique planète... »
Soraya, dans le taxi, roulait vers la ville quand la pluie destructrice commença. Après un instant d'effarement, le chauffeur fonça vers les premières maisons. Ils se réfugièrent dans un parking souterrain. Le bruit sourd des impacts et des détonations rappela à Soraya la guerre qu'elle avait connu au Moyen-Orient. Elle revisionna immédiatement les immeubles qui s'effondraient tels des **châteaux** de cartes. Après des heures, le déluge assourdissant sembla se calmer, ils ressortirent prudemment. La ville avait été durement frappée. Elle songea à l'effet « cygne noir » : événement imprévisible et dévastateur. C'était bien ce qui arrivait avec cette pluie de météorites. Combien étaient tombés, et où ? Était-ce terminé ? Y en avait-il d'autres ? Elle matérialisa mentalement des images de méga-tsunamis, d'incendies mondiaux, de destruction. Imagina le pire : effondrement de la photosynthèse, pluies acides, famine généralisée, chaos, panique mondiale et l'effondrement des sociétés. « La fin du monde tel que nous le connaissons. » Sa pensée l'horrifia ! Et, en même temps, se rappela qu'Arthur était seul en pleine nature, et n'avait rien pour pouvoir se protéger. Elle héla le chauffeur : « Vite, à la plage ! »

Je suis comme toutes choses dans cet univers : naître, vivre, mourir. Vais-je mourir sur cette planète ? Vais-je seulement la frôler ? Je ne sais pas. Je vois, en orbite, une structure technologique, signe d'une société évoluée. Vont-ils régresser au point de revenir, à la technologie du **charron** ? Je ne peux le dire non plus. Je sais juste que je suis le plus gros des fragments de cet essaim. Je mesure plusieurs kilomètres et... Je fonce !

JOSE GONZALEZ

DEVOIRS DE VACANCES

Pas de chance, la canicule succède à la chaleur intense qui elle-même a remplacé le premier « Coup de Chaud ». Bref me voilà coincée avec le petit Hugues (sept ans et toutes ses dents) que j'ai promis de garder sur la deuxième quinzaine de juillet à cause de la fermeture du centre aéré. Toutes mes bonnes résolutions tombent à l'eau, ce petit ne supporte pas l'exposition prolongée au soleil et ses parents tiennent un réseau de surveillance à distance : même la piscine n'est pas recommandée avant 18h car trop exposée. Enfin les moustiques, ordinaires ou tigrés, se chargent de finir de compliquer la situation. Il a bien amené, sous la contrainte je présume, un cahier de devoirs de vacances mais il ne semble pas pressé de l'ouvrir.
Au bout d'une semaine occupée à coups de montage de légos, de parties de cartes, de petits jeux divers, de programmes télé au compte-gouttes et de crises de nerfs maîtrisées, les ressources humaines commencent à manquer. Je l'emmène, presque de force, au marché et le voilà qui lorgne sur les abricots. Il en déguste un, le vendeur m'embrouille et me refourgue deux cageots à faire en confiture rapidement : le petit adore ça ! En plus il a promis devant témoins de m'aider. Une fois à la maison et après en avoir croqué trois le voilà qui se recroqueville et réclame à toutes forces la télé en dehors des heures légales ! Je ne cède pas mais je garde les abricots sous abris car cela peut faire de bons projectiles en cas de conflit ouvert.
Enfin Miraculous ! Pour prévenir la mitraille, une idée de génie me vient.
A court d'arguments j'ai proposé à mon pensionnaire d'aller ranger les livres sur les étagères du salon, la clim fonctionne et cela peut me permettre d'expédier les abricots dans la bassine en attendant la mise à feu de demain. Pour augmenter mes chances de réussite, je lui laisse le choix des critères de rangement. A ma grande surprise cela fonctionne au-delà de mes espérances. Ayant terminé mon tri et rangé la vaisselle je jette un coup d'œil sur le chantier dans la pièce à côté.
J'y découvre mon petit-fils tranquillement assis sur le canapé avec le dictionnaire sur les genoux. Stupéfaite, je m'assieds doucement à côté de lui.
« Tu as vu mamie, toutes les races de chats qui existent ? » Il est en extase devant la page illustrée en couleur des plus beaux félins de par le monde. « Je ne trouve pas à laquelle appartient Mistigris ? »
« Ton Mistigris est plutôt du genre chat de gouttière, chafouin ou chapardeur à fouiller partout et la vieille Minette, elle, c'est plutôt un chat pelé. »
« Qu'est-ce que tu me racontes avec les chats-pellets et les chats-foins ? Même pas ça existe en vrai! «
« Cherche dans le dico, à chapelet et chafouin. Tu vas voir tout y est avec les explications en plus. »
« Mamie, mamie, j'ai trouvé le chafouin, ça vient d'un mélange de chat et de fouine. Je vais aller voir à fouine ce qu'ils écrivent. Par contre chapelet c'est un peu chelou non ? »
« Le chapelet n'a rien à voir avec les chats ! C'est un petit collier avec des perles que les grands-mères égrenaient au coin de la cheminée en récitant des prières. Mais c'est de l'ancien temps. »
Au fil de l'eau la conversation évolue, il tourne les pages avec frénésie et tombe en arrêt sur l'infographie des châteaux-forts.
« Et ça, tu le savais ? » Me défie-il en me montrant les différents systèmes de défenses du moyen-âge.
« De quoi tu me parles ? De chameaux, de chapeaux ou de châteaux ? » Dis-je pour gagner du temps. A vrai dire je n'ai jamais trop aimé ce genre de vestiges des guerres de l'époque des seigneurs.
« Des châteaux, banane ! » Je sens que cela peut dégénérer.
J'essaye quelques explications sur les ponts-levis et l'habileté des charpentiers de l'époque. J'évoque les villageois courageux qui repoussaient les assaillants en leur versant de l'huile de poix bouillante sur la tête… Tout ça est bien confus et lointain, pour lui comme pour moi !

« Et le château du prince charmant, il est comment ? » Ouf ! Nous voilà revenu à la réalité, si j'ose dire.
« C'est un très grand bâtiment avec beaucoup de pièces et des serviteurs qui l'entretiennent, un peu comme dans les contes de fées. » C'est un peu court mais cela semble lui convenir et il repart dans sa lecture favorite toujours dans les pages « cha ».
« Mamie, je trouve plein de mots, ce n'est pas possible et en plus il y a plein de pages je ne vais pas pouvoir finir avant la fin des vacances ! »

Je le rassure sur le fait qu'il n'est obligé à rien, que ce ne sont pas des devoirs de vacances et qu'il vaut mieux qu'il se concentre sur les mots qu'il ne connaît pas en lisant les définitions. Par exemple sur la page des mots commençant par « Cha » nous avons : chatterton, chatoiement, chat-huant, chabot ou charron ! Cela semble lui convenir et il replonge dans sa lecture.
« J'ai trouvé chatoiement, ça vient de chatoyer qui veut dire avoir des reflets changeants, c'est quoi des reflets ? »
Ayant autre chose à faire et commençant à prendre peur que cette passion du dictionnaire ne lui fasse tourner la tête, je me penche vers lui et lui pince les côtes : « Et les chatouilles tu sais ce que c'est ? » Plié en deux il tente de répliquer mais je suis encore plus forte que lui. Au bout de 10 mn de tortures il finit par craquer.
Il passe à autre chose : « Mamie, tu fais une partie de Mistigris ? »
La semaine se termine paisiblement entre Hugues qui s'est fait un nouvel ami et une mamie heureuse d'avoir pu mettre sa confiture en pot en plus d'avoir appris quelque chose à sa progéniture : ce n'était pas gagné !
En partant il me susurre doucement : « on a eu un peu chaud, eh mamie ! »

PATRICE GRAFFOULIERE

L'ombre des soupçons

Introduction =>





L'histoire raconte une forme d'intuitions abracadabrantesques. Je crois que ce sera un polar surnaturel. Je vais tenter de satisfaire ta curiosité en quelques mots. Ouvre bien grand tes oreilles car mon imagination est très fertile en ce moment. Top départ ! Un paysan dont l'espace de liberté était très restreint tout comme son cerveau d'ailleurs, se sentait poursuivi par une sorte de fantôme. Le fantôme en question était celui du dodo. Tu sais, cette espèce de gros oiseau vivant sur l'île Maurice à l'air complètement de traviole, stupide et maladroit, avec un gros bec tordu et des ailes trop courtes pour voler, d'une incroyable lenteur… Personne n'a veillé sur ce volatile. Il a donc disparu. En un seul siècle, le dodo est mort.
Sur son tracteur, le paysan de mon roman voyait le dodo, dans ses champs il voyait le dodo. Il était obnubilé par le dodo. Cet oiseau devenait une réelle obsession.

Il est carrément bizarre ton sujet !
Une histoire de paysan hanté par un dodo, ce n'est pas courant quand même !

Oui. J'en conviens. Je construis une histoire pas à pas sans savoir où elle va me mener. Le dodo est devenu l'un des symboles de l'extinction des espèces animales à cause des activités humaines. Forêts détruites, exploitations à outrance de son territoire, pillages de ses nids etc... J'en passe et pas des meilleures.
T'exposer les détails en détail serait fastidieux surtout par textos. Donc, je continue. Comme le paysan pensait avoir le gros œil et mauvais œil sur lui il décida de se rendre chez une voyante médium.

Une voyante médium ??
Là, ton imagination est en train de déborder !
Mais que peut trouver ce paysan en se rapprochant de ce type de personnage ?

Je suis favorable à la liberté d'expression mais tes questions m'insupportent. Pourrais-tu la mettre en veilleuse STP ? Tu m'as demandé des précisions alors je partage avec toi quelques lignes de mon projet en pleine construction (j'ose te le rappeler). Je n'en suis qu'au début, juste au début !
M'enfin Maurice, tu dépasses les bornes des limites !

Très bien. Je ne dis plus rien !

Merci. Saches que le spécimen de dodo découvert lors de fouilles archéologiques se situe à Mare aux Songes. Le nom de ce site me paraît incroyable, presqu'une révélation pour mon roman ! C'est fou non ?

Si tu veux…

Tu me sembles gêné maintenant… J'espère que tout va bien et que je ne t'ai pas vexé quand même ? Si oui, je m'en excuse. Je poursuis. L'homme prend rendez-vous avec la voyante. Lorsqu'il la rencontre, il lui explique ses petits soucis d'obsession. Elle lui pose tout un tas de questions puis utilise une boule de cristal dans le but de déceler une voie ou une voix. Tu me suis ?

Oui, je te suis et j'en profite pour te préciser que je ne suis pas vexé !

Tout va bien alors dans le meilleur des mondes comme dirait Aldous Huxley. (p'tit clin d'œil au livre…) Ce que va découvrir la voyante est dramatique. Vraiment dramatique. Grâce ses dons particuliers et à sa boule de cristal, elle va plonger dans l'univers de Lewis Carroll, l'écrivain du conte « 'Alice au pays des merveilles », remarquer que la date de sortie de son livre coïncide avec la découverte archéologique d'un squelette de dodo à Mare aux Songes. Extraordinaire non ? Puis, elle va comprendre que la vie du paysan est peuplée de rêves, de cauchemars et que ses déficiences ou envies l'ont conduit à être un assassin. Un véritable meurtrier, serial killer si tu préfères ! Qu'il assimile tous ses meurtres (il y en aura beaucoup) à un fantôme, celui du dodo. Elle constate que ce type est complètement désaxé et qu'il ne se rend absolument pas compte du mal qu'il cause autour de lui. Il se déconnecte souvent du réel.

Ton histoire me semble complètement folle ! un peu tirée par les cheveux ! Comment une voyante peut-elle déduire qu'un paysan est un assassin juste parce qu'il dit être poursuivi par le fantôme du dodo et en plongeant ses yeux dans une boule de cristal ? Je ne parviens pas à comprendre le cheminement de ta pensée. Et que vient faire Lewis Carroll ici ?

En fait, cet homme est la synthèse d'une foultitude de rêves à lui tout seul. Il a lu divers livres pour enfants tels que Alice au pays des merveilles, la petite Sirène, le petit Poucet etc… Ensuite, c'est un individu qui se sent hyper mal dans sa peau jusqu'à se comparer « fictivement » au dodo. La médium a peaufiné ses intuitions en rapprochant les paroles du paysan avec les images vues dans sa boule de cristal. De plus, elle a repéré un hypothétique indice potentiellement matérialisé par une chaussette. Suite à sa première entrevue, elle a dit qu'elle avait besoin de temps pour approfondir ses visions et a invité cet homme à revenir la consulter. Et crois-moi que les rendez-vous se succèderont les uns après les autres et seront riches d'enseignement. Illico presto, elle a entrepris des recherches concernant des disparitions. Il s'est avéré que certaines affaires faisaient état d'une chaussette posée près de corps inanimés, de jeunes filles essentiellement. Or, le paysan lui a dit que depuis longtemps il ne supportait pas l'odeur de ses chaussettes. Coïncidence ! Le dodo était un animal nauséabond, pestilentiel. Il puait.
Quant à Lewis Carroll, il a inséré le dodo dans le conte d'Alice au pays des merveilles.

Ben moi aussi je pue des pieds mais je ne tuerai jamais personne. En fait, est ce que tu as d'autres indices pour accuser cet individu ? Lorsque je dis « indices » je ne parle pas d'intuitions. A un moment, il faut être factuel quand même !

C’est ton esprit rationnel qui s’exprime mais mon roman ne s’inscrit pas dans ta rationalité. Il fera place aux doutes, aux certitudes, aux enquêtes de police etc… Là, je fais court pour que tu puisses appréhender mon histoire de manière globale mais mon livre sera ponctué de nombreuses particularités. Je ne peux t’en parler. C’est sa lecture qui te montrera la logique des idées.

Alors j’ai hâte de le lire car je me sens complètement largué. Bien que je ne doute aucunement de tes talents, ton chemin de pensée me laisse perplexe.

Oups ! Tu m’as demandé un autre indice ? Il y en a un qui revêt une grande importance. Le paysan a affirmé qu’il adorait les fraises mais qu’il s’était résigné à ne pas les cultiver car il les aime trop, vraiment trop, que la fraise est comme un péché, trop tentante pour lui, qu’il fond comme neige au soleil devant ce fruit rouge dont le suc se répand tel du sang lorsque tu le coupes. Une espèce de jouissance en quelque sorte. Or, la médium a observé cette description. Un homme fond littéralement de plaisir devant une fraise. Un peu comme une liquéfaction. Bizarrement, les corps retrouvés étaient coupés au niveau du sternum et le sang s’étalait en larges flaques de part et d’autre ! Le cœur trônait sur le buste parsemé de petites graines de grenade.

Stooop ! Là j’ai la cabeza qui déborde comme tu dis, de part et d’autre. Elle fume comme un volcan avant l’irruption. Elle va exploser. C’est vraiment dégueu ! Comment peux-tu imaginer de telles horreurs ? Beurk !! Mon esprit cartésien me fait douter du récit. Cependant, je sais que tu vas prendre le temps qu’il faut pour mettre toutes tes pensées dans le droit fil. Perso, je ne parviendrais pas à faire le tri ni à établir un bon ordre dans le déroulement des actions. Merci pour ce partage l’ami, même si ton imagination demeure encore peu accessible pour moi. Je suis ravi que tu aies remis le pied à l’étrier.
On se fait une bouffe prochainement ? Bien sûr, si tu le veux bien. J’attends ton appel. Je te laisse car j’ai des tas de trucs à faire et je dois digérer tes mots ! A +.
Bises

AGNES RHODE

L’arbre qui cache la forêt

Au cœur de nos vies, la Forêt vivante ne peut être ignorée. Depuis des millénaires, elle est notre réalité, celle de la survie de chaque être peuplant notre monde.

Surpris par une étouffante fumée, un jeune chevreuil fuit la forêt. Les flammes vives s’approchent en léchant la cime des pins. De ses membres graciles, l’animal bondit en tous sens, apeuré. Un sapeur-pompier le voit, dirige le jet de la lance à eau dans sa direction afin de le rafraîchir et de lui traduire son message : *tu vois petit, nous sommes aussi avec toi !*

On entend plus le chant des oiseaux. La faune sauvage s’efface devant le péril. La vie toute entière s’éteint, douloureuse, brûlant dans un brasier incandescent.

Si les avis divergent, ils s’entrechoquent à grands bruits. Certains diront « sécheresse, dérèglement climatique » lorsque d’autres affirmeront « manque de moyens, absence de prévention ». Toutefois, comme un accord tacite, un leitmotiv parvient à guider dans un même sens les consciences populaires : impérativité.

Seuls des gueux instruits par la vie et les évidences du terrain, organisent, coordonnent l’entraide en soutien aux soldats du feu. S’interrogeant sur la pertinence d’ordres étatiques inadéquats émanant d’incompétences flagrantes dénuées de bon sens, ils bravent les interdits. Nécessité fait loi. Le temps du danger n’offre aucune seconde pour pérorer. C’est ici et maintenant !

Outardes canepetières, crapauds, sangliers, sauterelles, écureuils, hérissons et tant d’autres risquent d’être décimés par la fulgurante force du feu de forêt. Leur habitat s’embrase. L’urgence atteint l’extrême, tel un point de non-retour. Sauver la vie au péril de sa vie, agir en ignorant les inepties de quelques charognards qui restent tapis dans l’ombre de leur repaire maudit. Les pillards à l’affût épient, préparant l’argument érodé de jadis pour qu’il soit mis en exergue et resservi sur un plateau demain. Ils s’organisent pour capter de juteux bénéfices de biens à usage commun.

Silence de la nuit perforé par le bruit des camions, des motos-pompes, le feu crépite, les aiguilles jonchées au sol craquèlent sous l’ardente fournaise. La vie subit une odieuse attaque, un désastre nommé « incendie ».

Malgré une harassante chaleur, de son parfum vivifiant son air nous rafraîchit.
Sa terre offre ses couches fertiles d’un humus épais, nous régale d’une cueillette fructueuse de délicieux champignons ou de fruits des bois,
Son eau s’infiltre pour se purifier et nous abreuver en toutes saisons,
Ses zones humides enracinées ralentissent les inondations dues aux érosions,
Depuis des millénaires, de la forêt vivante dépend notre survie.
Ses écosystèmes nous enrichissent de leur biodiversité, émerveillent nos regards éberlués devant une salamandre tachetée cachée sous les feuilles mortes d’un châtaignier.
Forêts préservées engendrent un nombre inestimable d’existences sauvegardées.
Poumon de nos vies, la Forêt vivante est notre réalité, celle de la survie de chaque règne peuplant notre monde, animal, végétal, minéral.



AGNES RHODE

L’appel de la Forêt

Elle répondait au doux nom de Forêt.
Il fut un temps où elle était belle et verdoyante,
Dense et peuplée de diverses variétés,
Résistante au vent telle une guerrière puissante.

Ressourcez vous en son sanctuaire,
Rafraîchissez vous en son sein,
Ecoutez la murmurer entre deux fougères
Laissez la vous dicter votre chemin.

Sa générosité est sans limite
Ne se doutant pas des cœurs corrompus,
Inconsciente des discours et actes hypocrites
Sa confiance en vous est absolue.

Elle en appelle donc à votre protection
Face à un pyromane et sa terrible fascination
Un oiseau de feu, présage de destruction
Menaçant son arborisation.

Cet immense brasier a tout détruit…
Brûlée, carbonisée et écorchée en un instant…
Elle s’évanouit, à l’agonie.
Et si vous remontiez le temps ?

AURORE THOMINE

PRIX DE LA FORET RETOURNEE

#BalanceTonPan

Salut toi,

C'est Fée Clochette, je suis sûre que tu me connais !
Si tu ne me connais pas, "Fée" cela vient du verbe "Faire" conjugué par un ado avant de se faire reprendre par le correcteur de son téléphone et "Clochette" parce qu'il y a toujours un truc qui cloche dans mes relations amoureuses. Certains m'ont même surnommé la "Clocharde des réseaux" car aujourd'hui je mendie l'amour sur le net, sur les applications.

Je suis toute excitée de tester mon nouveau smartphone dernier cri mais, avant de continuer, êtes vous vraiment sûr, derrière votre rétine, de vouloir aller au prochain chapitre ? Il faut avouer que l'histoire commence mal car, en ces temps où l'on dit qu'il ne faut pas aller sur les écrans ou alors qu'il faut en limiter le temps d'exposition, mon personnage mystique est entaché par des addictions à cet appareil qui tient dans la main !! Mais il faut admettre que si vous n'êtes pas en ligne avec cela et notre nouvelle génération de fées, l'histoire s'arrête ici, vous pouvez fermer ce bouquin et reprendre vos activités quotidiennes. Mais le voulez-vous vraiment à ce stade ?
Par contre, attention, âmes sensibles s'abstenir ! Si tu as plus de 18 ans, tu continues et passes au chapitre suivant, sinon tu peux mettre le clignotant à droite, prendre le livre de Bambi et aller au lit !

Je vais vous raconter mon expérience chaotique en amour…
J'ai toujours rêvé d'avoir un coup de foudre qui m'électrise et traverse mon corps, un coup de cœur qui bouscule autant votre physique que votre âme, qui vous chamboule, qui vous oppresse, qui vous fait tourner la tête comme après une coupe de champagne (même si nous nous enivrons à la bave de grenouille nous…), je voulais sentir mon coeur qui se serre, je voulais être le centre du monde de quelqu'un mais cela n'était pas si facile, il n'y avait pas suffisamment de Peter Pan pour chaque fée.

C'est pourquoi j'ai découvert les applications de rencontres. Cela n'existait pas jusqu'au jour où j'ai été convoquée à une réunion dans un autre monde pour nous présenter des applications telles que "Mythic", "Fée des rencontres" ou encore "Adopt un prince charmant". Faire défiler de jeunes et beaux garçons comme par magie avec ma baguette. Avoir la sensation d'être dans un supermarché et d'avoir le choix dans les goûts comme choisir sa pizza, plutôt classique (avec ou sans larves et champignons), ou exotique (avec ou sans ananas). C'est moi qui choisissais les ingrédients. Je n'avais plus qu'à le mettre dans mon panier et passer à la caisse avant de le manger, de le croquer, de l'apprécier. Mais je ne me doutais pas qu'à ce moment-là j'allais le payer…très cher !

J'avais créé mes habitudes, je m'étais trouvée un arbre magique, proche d'un vert fluo scintillant et qui sentait la menthe poivrée, dont l'écorce était lisse et plate pour tenir à jour mon carnet de conquêtes, leurs coordonnées et mon agenda pour ne pas se tromper. J'en perdais le fil, j'en perdais la tête jusqu'au jour où, toujours à la recherche de mon tendre espéré, mon sang s'est glacé, l'écran de mon téléphone s'est figé, j'avais la sensation d'être tombée sur mon Peter Pan idéal.
Je me souviens encore de notre première rencontre, j'aurais tout fait pour lui, il était gentil, il était beau, il me remplissait de cadeaux, de baguettes magiques, de tenues scintillantes qui brillaient plus que la lune la nuit, de différentes couleurs qui n'existaient pas et que lui même avait créé par ses pouvoirs…jusqu'au jour où le conte de fées s'est transformé en cauchemar. L'amour, la passion, ça se partage à deux mais j'ai très vite compris que cela allait encore me glisser entre les mains, je n'avais plus besoin d'ailes pour voler j'étais déjà sur un nuage, j'étais prête à tout quitter pour lui, même les livres et les contes de fées. J'avais l'impression d'être victime d'un mec génial, mais j'étais devenue une victime tout court.
Il n'était plus d'accord avec moi, ses mots plus directifs, il serrait tellement fort mes mains et poignets que je ne sentais plus la magie oeuvrée dans mes doigts, celle qui me permettait de faire bouger les étoiles, ses câlins étaient devenus oppressants, proche d'une torture. Il me faisait mal, beaucoup de mal et, un jour, j'ai compris qu'il fallait que ça s'arrête quand il brisa mes ailes, je ne pouvais plus voler.
J'avais du mal à en parler, je n'avais personne à qui me confier, du coup j'ai décidé de créer un collectif. J'avais entendu ça sur les réseaux, ce type de mouvement inédit que nous n'avons pas l'habitude de voir mais qui fait bouger les choses. J'ai créé le #BalanceTonPan. C'était un moyen de toutes nous protéger, d'éviter de nous tromper et d'être sûres de tomber sur des personnes fiables. Franc succès mais la finalité dans tout ça, c'est que j'ai cherché encore et encore l'amour sans frontière, j'ai hérité de celui sans lumière.

Etait-ce de ma faute ? Est-ce que je cherchais un amour impossible ?
J'ai décidé de re-mélanger mon jeu et d'abattre ma dernière carte.
Pourquoi ne pas aimer quelqu'un qu'on ne pourrait jamais avoir ? Quelqu'un qu'on aurait rencontré seulement dans une autre vie ? Et pourquoi ne pas chercher quelqu'un de plus authentique, plus différent, plus improbable mais qui ne vous était pas destiné ? plus jeune ou plus vieux ? plus gentil ou plus méchant ? peu importe.. et là ça m'a fait tilt après au moins 3 secondes de réflexion !

Pourquoi pas le capitaine Crochet ? Cet homme rempli d'histoire, dans son uniforme élégant, marqué par ses balafres et ses blessures, un homme triste et méchant, que j'ai tellement détesté mais peut-être avec un bon fond qui sait ? Peut-être que tout ce qu'on nous a raconté n'était peut-être pas le meilleur scénario !!

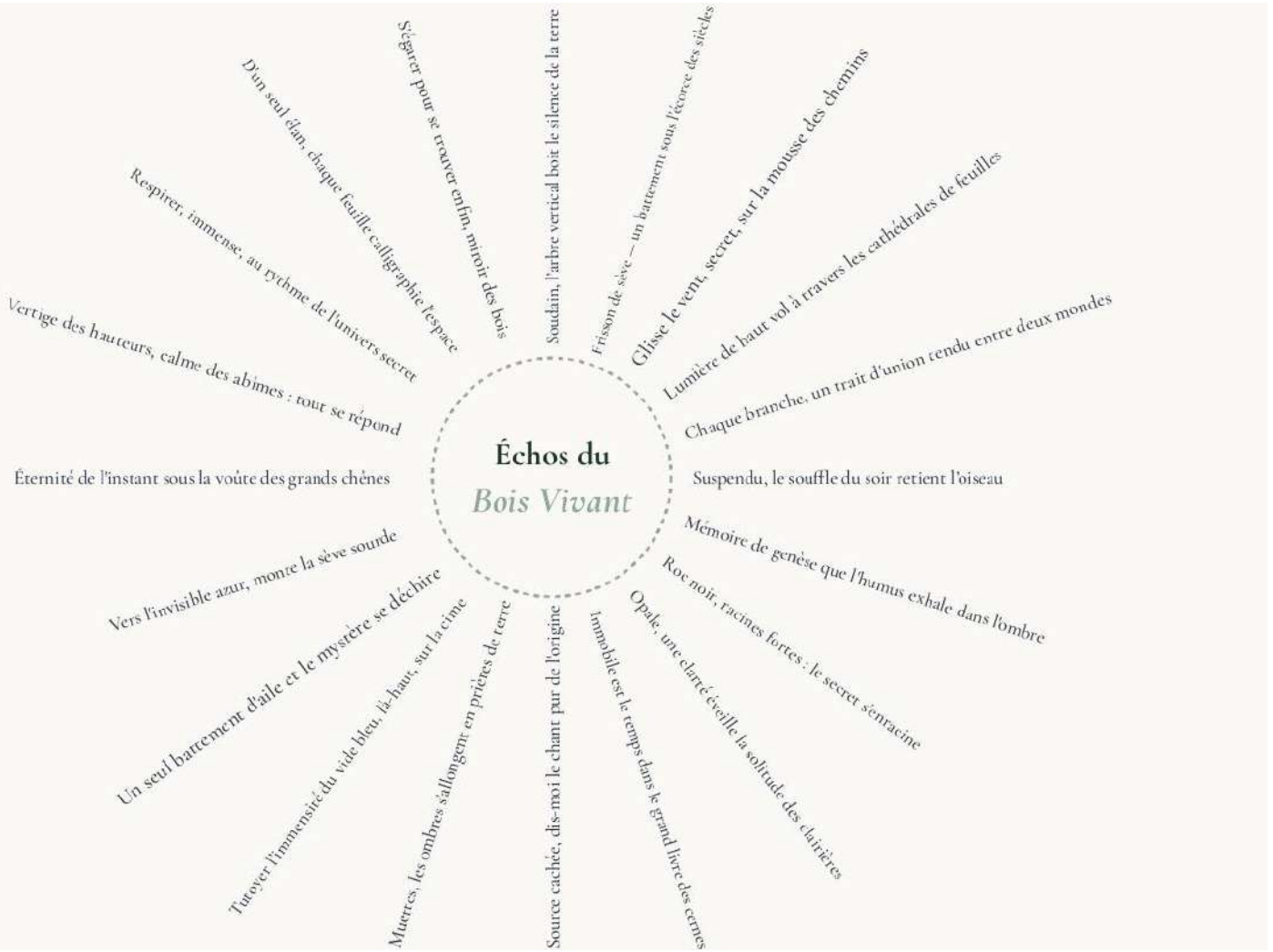
Maintenant, à vous de jouer, je n'ai plus d'encre dans mon stylo, je vous laisse réécrire l'histoire et m'imaginer en Fée Crochette !

JULIEN LACAZE

Sujet 3 :
Écrivez un poème sur la forêt qui peut se lire dans les deux sens (du début à la fin… et de la fin au début)

Un poème vivant :
40 poèmes en un seul.
Commencez la lecture par n'importe lequel des 20 vers qui constitue ce poème et continuez à lire en tournant dans le sens horaire ou anti horaire. Cela vous permet d'obtenir 40 différentes versions de ce poème.
Car le monde du vivant évolue se renouvelle continuellement…

30/06/2026
Corinne NAWROCKI



Monsieur Antonin

Chère maîtresse,

Pour les vacances, tu nous as demandé de faire une bonne action.

Dans le bocal avec toutes les idées que tu avais mises, j'ai pioché « Tenir compagnie à une personne âgée ». Je me suis dit « Oh non, pourquoi pas offrir un sandwich à un sans-abri comme Louis ou donner ses vêtements trop petits à une association comme Rose ? Pourquoi les vieux ça tombe sur moi ? Les vieux, ils n'ont plus de cheveux, ils n'ont plus de dents, ils ne savent plus marcher et ils ne sentent pas très bon. J'ai vraiment pas de chance, moi ! ».

Eh bien, maîtresse, laisse-moi te raconter comment s'est passée ma bonne action, vers laquelle j'allais à reculons.

Je me suis rendue dans une maison de retraite dans la ville où j'habite. Des personnes âgées en fauteuil roulant étaient réunies dans un petit salon. Dès que je suis arrivée, la moitié d'entre elles m'a fixée du regard comme si j'étais une bête curieuse et l'autre moitié ne s'est même pas aperçue de ma présence.

Je me suis faite toute petite dans un coin car une animatrice leur faisait la lecture pendant qu'ils goûtaient. Et j'ai observé. Il n'y avait que des mamies. Certaines, il était difficile de capter leur attention, d'autres émettaient des commentaires. Quelques-unes écoutaient l'histoire avec application, mais elles étaient rares. Et puis il y avait un papi. Un seul. Il était assis sur le côté, sur son déambulateur, et il souriait. Il réagissait comme un enfant. Comme quelqu'un qui est toujours surpris de tout. Il était aussi très attentionné envers les mamies car dès que ses voisines finissaient leur assiette ou vidaient leur verre, il les leur prenait pour les poser sur une table. Un vrai gentleman.

Puis il m'a regardée et il m'a souri en haussant ce qu'il lui restait de sourcils, car il n'en avait plus beaucoup. Et il n'avait presque plus de cheveux non plus.

Je ne sais pas, maîtresse, mais quelque chose chez lui m'intimidait moins que chez les autres pensionnaires de la maison de retraite. Je crois qu'on appelle ça l'innocence. Il avait quelque chose d'innocent.

Après la lecture, quand l'animatrice est partie, je suis allée le voir et je lui ai parlé du devoir qui m'amenait ici. Mais ensuite je ne savais plus quoi faire ni quoi dire. Le monsieur a dit qu'il s'appelait Antonin et il m'a demandé de parler de moi, alors j'ai parlé de mes parents, de ma petite sœur qui est en maternelle et de moi qui suis en primaire et puis c'est tout. J'avais fini. C'était très court. J'étais bien embêtée.

À ce moment, j'ai remarqué que Monsieur Antonin avait un long collier en perles qui pendait de sa poche, avec au bout une croix comme dans les églises. Il a vu que j'étais intriguée. Il m'a dit :

— C'est un chapelet. Il appartenait à ma mère, qui était très croyante. Ma mère, c'était une princesse espagnole. Enfin… elle était belle comme une princesse. Mais quand elle était petite, c'était la révolution en Espagne et un dictateur a pris le pouvoir. Pour la protéger, ses parents l'ont envoyée en France, dans un couvent, chez les bonnes sœurs. Elle ne connaissait personne et elle ne parlait pas un mot de français. Quand elle a grandi, elle est devenue encore plus belle et elle a gagné un concours de beauté. Mais comme elle ne parlait pas français et que le concours était français, on lui a retiré sa première place. Ensuite, elle a rencontré mon

père et il est tombé sous son charme. Qu'elle ne parle pas la même langue que lui, ça lui était bien égal. Ils se débrouilleraient et apprendraient un peu de la langue de l'autre.

— Il est devenu son prince charmant ? je lui ai demandé.

— Oh non, ce n'était pas un prince, lui. C'était un chafouin.

— Un quoi ?

— Un rusé, m'a-t-il expliqué. Un malin. Il lui a dit qu'il vivait dans un château et m'a mère l'a suivi. Mais en réalité, il vivait dans une caravane, qu'il avait appelée « Le Château Itinérant ». Son fameux château était rempli de bobines de films, de projecteurs, de lampes à arc et d'une grande toile blanche qu'il dépliait chaque fois qu'il s'installait dans un village, car mon père était projectionniste de cinéma ambulant. D'où le nom qu'il avait choisi pour sa caravane.

Ma maman est arrivée juste après car c'était l'heure de partir. Monsieur Antonin m'a dit que je pourrais revenir le voir si ça me faisait plaisir et j'ai dit oui.

Alors je suis revenue et cette fois, on s'est retrouvé dans sa chambre. Tu aurais vu sa chambre, maîtresse ! Encore plus mal rangée que la mienne ! Il y avait de tout partout. Des piles de livres sur des piles de livres, des vinyles dans tous les coins, des copeaux de bois par terre et sur les meubles, et de splendides maquettes de navires. J'ai de suite été attirée par ces dernières, surtout quand Monsieur Antonin m'a dit que c'était lui qui les avait faites. Il était charpentier de marine avant, donc c'est normal qu'il soit doué avec les structures. Il a construit et réparé des bateaux toute sa vie !

Mais le plus impressionnant dans sa chambre, et le plus incongru aussi, c'est qu'en plein milieu de la pièce trône une immense roue en bois d'un mètre cinquante, à laquelle il manque des morceaux.

Quand je lui ai demandé pourquoi il gardait une roue toute cassée dans sa chambre, maîtresse, tu ne croiras jamais ce qu'il m'a répondu !

— Mon grand-père paternel était maître charron. C'était un artisan qui fabriquait et réparait les véhicules avant l'existence des voitures. Il s'occupait surtout des charrettes. Une nuit, il fut réveillé par un messager essoufflé. La diligence de Sarah Bernhardt, la plus grande actrice du monde, était immobilisée sur le bas-côté car elle avait une roue cassée. Il fallait se dépêcher parce qu'elle devait regagner Paris au plus vite, pour pouvoir jouer devant Victor Hugo. Mon grand-père a mis ses chaussures, a pris ses outils et son matériel et est parti en courant rejoindre la diligence. Il a fait si vite qu'il n'a même pas pris la peine de retirer sa robe de chambre ! La roue étant trop abîmée, il a préféré en mettre une autre et pour le remercier de sa rapidité, Sarah Bernhardt lui a permis de garder l'ancienne roue en souvenir car, grâce à lui, disait-elle, le Poète national allait pouvoir découvrir la Divine sur scène.

Tu te rends compte, maîtresse ?

Il y avait plein de photos d'enfants et de jeunes gens collées sur les murs de la chambre. Je me suis approchée pour les regarder, mais Monsieur Antonin m'a dit « plus tard, une autre fois » et j'ai senti qu'il était un peu triste.

La fois d'après, je suis arrivée, trépignant d'impatience, pour examiner ces photos de plus près. Sur l'une d'elle, une jeune fille qui devait avoir douze ans, posait au milieu de deux garçons plus jeunes. L'un des garçons avait un regard souriant et tous arboraient un air triomphant.

— C'est moi, m'a dit Monsieur Antonin. À côté, c'est ma sœur et puis mon frère.

— Vous aviez l'air heureux.

— Nous l'étions ! On venait d'apprendre la Libération de Paris. C'était en août 1944. Dans un an, la Seconde Guerre mondiale serait finie. Tu sais ce qu'on faisait, nous, pendant la guerre ?

Il s'est mis à rire.

— Nous étions des enfants, personne ne nous soupçonnait. Nous allions dans les maisons des collaborateurs et nous leur volions leurs tickets de rationnement, car ils en avaient des carnets entiers. Ensuite, nous partions les distribuer aux familles qui aidaient la Résistance ou qui cachaient des juifs chez eux. Nous nous étions surnommés « Le Gang des Chapardeurs ». Personne ne nous a jamais pincés, pas même nos parents. C'était une idée de ma sœur. C'était la plus courageuse et la plus audacieuse d'entre nous.

— Et ton frère, il était comment ?

— C'était un érudit. Il était très intelligent, très cultivé. Il aimait les mystères de la nature. Une fois, en colonie de vacances, il a fait une découverte exceptionnelle.

Monsieur Antonin m'a montré une carte postale sur le mur. On y voyait une étrange montagne qui ressemblait à un chameau couché. Il m'a dit que j'avais raison puisque dans cette montagne se cachait une grotte appelée la Grotte du Chameau. Elle est située dans le massif des Béni-Snassen, au Maroc.

Son frère y est allé en colonie de vacances, à une époque où la grotte n'était pas aménagée pour des visites touristiques. Il y faisait tout noir et tout le monde pensait qu'il s'agissait d'une modeste grotte avec une galerie qui s'enfonçait dans la montagne pour ressortir de l'autre côté.

Avec les copains de la colonie, ils s'étaient équipés de lampes frontales et s'étaient embarqués dans la traversée. Mais son frère, curieux qu'il était, a senti de l'air venir d'ailleurs. Il s'est éloigné de ses amis pour voir d'où l'air venait et a glissé dans une petite crevasse. Il a dirigé sa lampe frontale dans tous les sens pour se repérer et là, il a vu des tas de dessins sur les murs ! C'était de l'art pariétal ! Puis il a continué à descendre et cette fois, il a trouvé un lac souterrain, habité par des poissons aveugles !

Tout heureux de sa trouvaille, il a commencé à remonter par le trou dans lequel il avait glissé, quand une chauve-souris lui a cogné la tête. Il y a vu un signe. Celui qu'il ne devait rien révéler à personne. Alors il a gardé ce secret pour lui pendant des années, puis quand les galeries inférieures de la grotte ont officiellement été découvertes, il a avoué qu'il savait déjà quels trésors elles cachaient.

Après m'avoir raconté cette histoire, Monsieur Antonin est redevenu tout triste, comme la dernière fois. J'avais peur de lui demander pourquoi, mais je sentais que je le devais, sinon je ne comprendrais jamais ses baisses d'humeur.

Quand j'ai posé la question, il s'est assis sur son lit, a poussé un gros soupir et a détourné la tête pour que je ne puisse pas voir ses yeux embués. Il est resté quelques secondes comme ça et après il allait mieux.

— Ils me manquent, m'a-t-il confessé. Ma sœur est partie rejoindre nos parents au ciel il y a longtemps déjà. Et mon frère…

Comme il n'a pas continué, j'ai cru comprendre que lui aussi n'était plus là.

— Vous n'avez pas de famille ? je lui ai demandé.

— Mes deux fils sont partis vivre loin d'ici. C'est à peine si j'ai déjà rencontré mes petits-enfants. Ils disent qu'ils n'ont pas le temps de venir me voir. Donc, non, on peut dire que je n'ai pas vraiment de famille.

D'un coup, je me suis sentie très triste pour Monsieur Antonin. J'ai compris qu'il devait se sentir très seul et je me suis demandée comment il faisait pour garder son air souriant à l'extérieur alors qu'à l'intérieur quelque chose lui manquait si fort.

Plus tard, je suis retournée le voir pour lui remonter le moral, juste après m'être amusée avec mes cousins et cousines dans notre jardin. On jouait à se chatouiller.

— Je n'aime pas les chatouilles, a-t-il déclaré brusquement. Mon frère avait une vieille peluche qu'il avait appelé Chatouille. Quand nous avons débarrassé notre maison d'enfance, j'ai jeté la vieille peluche et mon frère ne me l'a jamais pardonné.

— Juste pour une peluche ?

— Chatouille n'était pas comme les autres. Il renfermait un saphir brut, qu'il avait trouvé dans le lit d'une rivière, mais moi je ne le savais pas. Depuis, nous ne nous sommes jamais revus. C'est bête parfois, les disputes. J'ai cherché pendant des années et j'ai fini par trouver un saphir brut dans la nature, moi aussi. Un jour, je retrouverai mon frère pour le lui rendre et on sera réconciliés, même si je dois faire le tour du monde pour y parvenir, a-t-il ajouté en me montrant une pierre dont le chatoiement rappelait les reflets de la mer.

Même si une partie de son histoire était triste, tout le reste était fabuleux et j'étais bien contente qu'il m'ait tout raconté. Bien contente aussi de savoir que son frère était encore vivant, quelque part. Je savais que j'avais accompli ma bonne action depuis longtemps puisque j'étais venu lui tenir compagnie plusieurs fois. Pourtant, j'étais chiffonnée à l'idée de ne plus le revoir, alors ce jour-là, je lui annoncé que s'il n'avait plus de famille, il m'avait moi et que je viendrais le voir toutes les semaines ! Ses yeux ont brillé de joie.

Quand j'ai quitté sa chambre, une infirmière m'a retenue.

— Monsieur Antonin t'a encore raconté sa vie ? Tu sais, ma petite, il a surtout beaucoup d'imagination, il faut faire attention et ne pas être trop crédule.

L'infirmière a voulu me faire croire que Monsieur Antonin avait menti, mais moi je sais que tout est vrai.

Maîtresse, j'ai un nouvel ami. Il s'appelle Monsieur Antonin. Son grand-père a sauvé la carrière de Sarah Bernhardt. Sa mère est une princesse en fuite et son père vit dans un château itinérant. Sa sœur est la cheffe d'un gang et son frère a découvert des poissons aveugles au fond d'une grotte. Et lui, il va partir sur un bateau faire le tour du monde à la recherche de son frère, à cause d'une peluche qui a avalé un saphir.

Je ne m'étais jamais posé la question avant, mais maintenant je m'interroge sur la vie de mes grands-parents. Tous les papis et les mamies doivent avoir des histoires surprenantes à raconter. Moi, j'ai hâte de connaître celles de mes grands-parents et celles de mes arrière-grands-parents aussi et même celles des grands-parents de mes grands-parents et de tous ceux qui sont venus avant eux.

Et alors, je viendrai tout raconter à Monsieur Antonin et tous les deux, on aura des sourires dans les yeux.

Atypique

Je vis seule, loin de tout, dans un endroit **charmant** qui domine la vallée.

On dit de moi que j'ai l'air **chafouin** et comme je vis dans une roulotte, alors ça y est, me voilà différente, me voilà originale, me voilà Manouche.

Depuis plusieurs jours, j'aperçois un ouvrier s'afférer sur le toit de mon plus proche voisin, le **Château** Cachard.

Moi, je cherche un **charron** pour réparer une des roues de ma maisonnette ambulante.

On dit de moi que j'ai l'air chafouin et comme je vis dans une roulotte, alors ça y est, me voilà différente, me voilà originale, me voilà Manouche.

Pour peu, on ferait de moi un être **chapardeur**. Non mais de quel droit me juge-t-on ?

Moi, je cherche un charron pour réparer une des roues de ma maisonnette ambulante.

A défaut de charron, je me contenterai volontiers du jeune **charpentier** qui travaille tout en haut du château.

Pour peu, on ferait de moi un être chapardeur. Non mais de quel droit me juge-t-on ?

Je suis comme tout le monde, je ris quand on me **chatouille**, je pleure quand la tristesse me gagne.

A défaut de charron, je me contenterai volontiers du jeune charpentier qui travaille tout en haut du château.

Je l'ai déjà croisé au café du village. Il fume des cigarettes avec un **chameau** sur le paquet.

Je suis comme tout le monde, je ris quand on me chatouille, je pleure quand la tristesse me gagne.

Je vais attendre mon petit artisan près de sa vieille voiture où un **chapelet** coloré pend au rétroviseur.

Je l'ai déjà croisé au café du village. Il fume des cigarettes avec un chameau sur le paquet.

Il est beau avec ses cheveux aux **chatoiements** dorés qui flottent au vent. J'espère qu'il acceptera de m'aider ...

Je vais attendre mon petit artisan près de sa vieille voiture où un chapelet coloré pend au rétroviseur.

Depuis plusieurs jours, j'aperçois un ouvrier s'afférer sur le toit de mon plus proche voisin, le château Cachard.

Il est beau avec ses cheveux aux chatoiements dorés qui flottent au vent. J'espère qu'il acceptera de m'aider ...

Je vis seule, loin de tout, dans un endroit charmant qui domine la vallée.

VALERIE LECOINTRE

Elfe Fée ton bonheur...

Après cinq années restées en exil au milieu d'une forêt, je peux enfin quitter ce lieu pour m'installer où bon me semble. Cinq ans, c'est long, mais c'est le prix à payer quand on est une fée et que l 'on prend la succession, et les affaires de son mentor... Il n'est pas possible de passer outre ce sacrement, cela fait partie de son engagement et de son contrat d'être magique.

Bref, voilà trois mois que J'ai déménagé de ma vétuste cabane pour m'installer à Livron sur Drôme, où ma vieille sorcière de tante m'a légué une charmante maison de rue. Bien que je ne sois plus isolée, que la ville offre une multitude de services, et que le voisinage soit aimable, je me sens seule... Et pour cause... Je suis toujours et désespérément seule ! Et il n'y a pas de magie, même pour une jeune fée comme moi, cette solitude est pesante... Voir déprimante... Sur la recommandation de Luc Ifer, un diablotin qui habite (cela ne s'invente pas) la tour du diable sur les hauteurs du vieux Livron, j'ai installé sur mon smartphone l'application de rencontre E.F.T.B, contraction de Elfe Fée Ton Bonheur. Donc, depuis quelques jours, je scrolle avec plus ou moins de conviction, à la recherche de je ne sais trop quoi... Ou trop qui... Lors de mon inscription, j'ai pris le pseudonyme « Baguette26 », et en guise d'avatar, j'ai sélectionné un portrait de « Rebelle », l'héroïne du dessin animé de Walt Disney ; c'est qu'avec mes cheveux roux en bataille et mes taches de rousseur, il y a quand même une certaine ressemblance... De plus le logo de la fée clochette n'était plus disponible car trop utilisé... Il semblerait que mon profil ait été pas mal consulté, et j'ai même reçu quelques messages d'invitation, mais rien de bien sérieux... Certains sont même navrants...

Barbac, un ogre m'a écrit ceci : « je souhaiterais diner avec vous... Vous semblez tellement appétissante ! »

Sous le pseudo de Granite, une gargouille m'invite « Je recherche une relation qui dure... très dure... Auriez-vous 900 ans à accorder à un amour figé dans la pierre ?

Un certain M. Lanchan d'Eurre26400 : Je recherche une assistante pour m'aider et tester mes nouvelles recherches... Et plus si affinité (Mutation en souris possible).

All White, un jeune Elfe de 480 ans me demande : « êtes-vous celle que je recherche pour être toujours à mes côtés ? »

... Gentils ces Elfes, mais en réalité, ils ne sont amoureux que de leur reflet dans un miroir.

Les êtres « magiques » ne peuvent pas mentir... Pas qu'ils ne voudraient pas, mais nous sommes démunis de ce sens... Ce don de naissance est souvent une vraie tare... Mais quelques fois, il a du bon...

Et puis un jour, je tombe sur cette annonce d'un ou une certaine « Halle Chimiste »

« Sauras-tu trouver la bonne formule pour que l'alchimie reprenne vie ? »

Les mots et le message me troublent ; il ne semblerait pas qu'il s'agisse d'entretenir une relation avec un être revenu de l'au-delà comme un zombi ou une momie, mais plutôt de

restaurer une relation de vie sociale... Tout comme moi, cette personne n'en a peut-être plus...

...Je réponds :

Baguette26 : « Bonjours, côté formules, j'en connais un rayon... Je travaille encore sur l'élixir pour faire de belles rencontres... Sans résultats probants, d'où mon inscription... Halle Chimiste, que recherchez-vous au travers de ce site ?

Halle Chimiste : Bonjour Baguette26, Je suis tellement heureuse de pouvoir écrire à quelqu'un !!! Veuillez excuser mon appréhension, mais avant de me confier, je souhaiterais vous connaitre un peu plus, pouvez-vous me parler (enfin écrire) de vous ?

Je trouve la demande un poil (de chauve-souris) bizarre, mais n'ayant pas pour habitude de communiquer par texto, j'imagine que c'est dans les us et coutumes...

Baguette26 : Je viens de m'installer dans la Drôme, où j'ai ouvert mon cabinet de fée, je cherche à faire des rencontres amicales, les êtres de lumières n'étant pas encore totalement acceptés par tous, les contacts sont relativement rares, voilà donc la raison de mon inscription. Peut-être pourrions-nous nous rencontrer ?

Halle Chimiste : Malheureusement, c'est uniquement par textos que nous devrons échanger...

Baguette26 : Je comprends, peut-être habitez-vous de l'autre côté de monde ? Bien qu'avec le voyage en balai, les distances se réduisent...

Halle Chimiste : Hélas, nous ne sommes pas si loin l'une de l'autre, mais voilà... Je suis enfermée et prisonnière de mon portable... Un sort maléfique que m'a lancé une magicienne sombre (mon ex-belle-mère) ...

Baguette26 : Halle, il va falloir me faire confiance. Donnez-moi votre adresse et j'essaierai de conjurer le sort pour vous sortir de cette situation.

Quelques heures plus tard, j'ai le smartphone entre mes mains. Après examen, je découvre qu'il s'agit d'un sortilège de quatrième catégorie. La bonne nouvelle, c'est qu'il n'est pas difficile d'anéantir cette malédiction... la mauvaise, c'est que c'est vraiment imprudent... On risque les foudres de l'auteur du sort, et devoir l'affronter en duel... Qu'importe, je ne peux pas laisser cette sœur comme cela...

La première étape consiste à sculpter une clé USB dans un bois de chêne enchanté, de la connecter à l'arbre des merveilles et de déclarer l'incantation de la réincarnation. L'arbre va vous demander de lui faire l'offrande d'un objet magique qui vous soit cher. Là, si tout se passe bien, l'être que l'on souhaite désenchanter renaît d'un fruit de l'arbre... Sur le papier, cela à l'air facile, mais bon, pour commencer, j'suis pas ébéniste moi ! Mais j'en connais un qui saura ciseler cette clé, mon ami Luc Ifer est un vrai magicien avec un ciseau à bois, je sacrifie mon bon vieux balai qui sera parfait pour être transformé en objet numerico-magic...

Après quatre heures de vol (on vole moins vite sans balai...), je survole la forêt de Brocéliande où j'ai repéré le majestueux arbre des merveilles, et m'apprête à me poser près de lui. Cela fait longtemps que je ne suis pas venue en pèlerinage dans le coin... Il n'a pas trop changé hormis la technologie qui a fait son apparition... Même ici ... Un écran tactile a été installé sur l'arbre... Je m'approche du tronc et je présente mon œil au lecteur d'iris. Le logiciel m'ayant reconnue, l'écran s'allume automatiquement. Heureusement le programme est très intuitif... Je déroule le menu et sélectionne le module Désenchantement, puis dans le sous classement, la catégorie quatre. A cet instant, un morceau d'écorce se soulève et laisse apparaître un compartiment comportant des ports USB et autres fiches de branchement. Via son cordon, je branche le téléphone à sa bio clef, et l'insère dans la prise prévue. Je dois maintenant prononcer dans le micro l'ultime incantation...

« Cet enchantement étant un secret absolu, vous comprendrez aisément que je ne pourrai les divulguer dans ces quelques lignes... En vous remerciant ».

Malgré la pression, j'ai déclaré la formule sans bafouiller et au dernier mot que j'ai prononcé, une trappe s'est ouverte sur le bas du tronc, et un message clignotant en rouge vif m'indique que je dois maintenant faire le don d'un objet magi que. Soudain, un signal sonore retentit, et le smartphone se met à vibrer. C'est un message de Halle : « Je sais ce que tu veux faire, mais je t'en prie, ne le fais pas ! »

Halle a deviné le geste que je m'apprête à réaliser et je dépose le seul objet qui puisse être digne d'une offrande magique... Ma baguette... Une fois la porte refermée, l'arbre s'illumine de nervures rouges, et tel des veines, elles viennent se rejoindre au bout d'une branche où un fruit grossit et mûrit à vue d'œil. Par transparence on peut deviner le corps d'une femme apparaitre... C'est Halle qui renaît dans son enveloppe charnelle. Enfin, le fruit se détache de sa branche et vient se déposer délicatement sur l'herbe humide. Je me précipite sur le fruit pour en déchirer son enveloppe et libérer Halle... Elle ouvre les yeux et me sourit... Le sortilège a marché, la voilà bien en vie... En chair et en os...

A cet instant, l'obscure sorcière, ensorceleuse d'ex-belle fille, alertée par une notification, apparaît d'entre les arbres.

« Miséricorde !!! Pauvre inconsciente, tu n'aurais jamais dû inhiber le châtiment que j'ai infligé à Halle ! Tu vas devoir payer pour ton acte insolant ! Donne-moi ton nom, que je sache qui je vais ensorceler ! »

« Rebelle, c'est ainsi que l'on me nomme ! Et tu ne me fais pas peur vieille peau ! Toute sorcière que tu sois ! »

« Eh bien ma jeune amie, je suis curieuse de savoir ce que tu vas faire seule et sans baguette ? Une fois que je t'aurai changé en carte SIM, Halle et toi seront inséparables !»

« Eh bien vous avez raison sur un point horrible sorcière'pière... Je n'ai plus de baguette ! Mais contrairement à vous, je ne *suis* pas tout à fait seule ! »

L'immonde sorcière ne l'a pas ressenti, mais Barbac a surgi dans son dos, et l'enserre de toutes ses forces...

Ces Ogres, ils sont aussi puissants et féroces que niais... C'est d'ailleurs parce qu'ils sont aussi ignorants et ahuris qu'ils ne craignent nullement les sortilèges... Strictement aucun effet sur eux... Cela dit ils savent être des amis fidèles à ceux qui les respectent...

« Barbac ! Bon appétit !!! »

Note de l'auteur : *« N'ayant pas les mots suffisants pour vous décrire toute l'horreur de la scène qui suit, je m'en remets donc à votre imagination... Cordialement... »*

Comme toute belle histoire qui se respecte, je pourrais vous dire que tout est bien qui finit bien... Que notre Rebelle et Halle filent le parfait amour dans un monde parfait... Mais même de nos jours, être magique, tout comme être homosexuel(le) n'est pas toujours un conte de fée... On a beau être au 21ème siècle, les peurs et les préjugés les plus sordides persistent !!!

Mais ça, c'est une autre histoire que je vous raconterai donc... Un autre jour...

PS : Aux dernières nouvelles, nos deux fées sont les heureuses mamans d'un bébé elfe que l'arbre des merveilles leur a confié... L'élixir pour une bonne éducation n'étant pas à l'ordre du jour, c'est une nouvelle aventure à écrire pour nos amies... Mais cela aussi, c'est une autre histoire...

M.P de Baguette26 : « les cyber-baguettes 4.0 de BZH-Magic (en promo chez Strangebox.com) sont vraiment efficaces, d'excellente facture et made-in Bretagne... Je vous les recommande ! ».

YANN LECOINTRE

1)

Je marche sur un fil à l'endroit

Vous m'avez vu du ciel couvrir des terres sans âge
Vous m'avez vu d'en bas chatouiller les nuages
Dans les profondeurs terrestres circulent fils et dentelles
On les appelle racines, et s'entrelacent entre elles

Vous m'avez entendu vibrer de belles couleurs
Multiples, sèches, ou imbibées de bonheur
Les étendues artiques couvertes de glace
Acceuille un jeune saule pour habiter sur place

Bercée de fraicheur par des vents bienveillants
Forêt tu t'accroches à la Terre où naissent tes enfants
À leur tour de chanter clair la verdure destinée
À rendre ce monde heureux jusqu'à son apogée

Pourtant les vents d'Est , d'Ouest ou bien d'ailleurs
Ces vents qui laissent filtrer des idées de malheur
Se glissent sournoisement sans écouter l'humain
Qui rêve de continuer sa vie main dans la main.

À présent si les choix s'expriment par les voix
Ou par les voies brûlantes des hommes sans foi ni loi
Je laisse mon bonheur caché dans les forêts
Pour devenir oiseau fourmi ou sanglier

La question du bonheur se promène sur un fil
Marcher, voler, nager ou flotter dans les îles
Forêts de Mangrove d'Australie ou d'Equateur
Forêts tempérées du Brésil ou d'ailleurs

Défendez vos droits à vivre sans malheur
Pour donner au vivant le choix du bonheur
Saurons-nous ne vivre que dans les souvenirs
D'une Terre qui lutte pour sauver son avenir ?

Je laisse la parole aux forêts en guerre
Contre les fous vivants sur notre Terre !
Je me cache dans les derniers buissons
Pour chanter les larmes d'un vieil accordéon

Réveillez-vous ! Accordez-vous endormis des lundis !
Les Forêts brûlent, se détruisent et Rien n'est dit.

2) Je marche sur un fil À l'envert

Les Forêts brûlent, se détruisent et Rien n'est dit
Réveillez-vous endormis des lundi

Pour chanter les larmes d'un vieil accordéon
Je me cache dans les derniers buissons
Contre les fous vivants sur notre Terre !
Je laisse la parole aux forêts en guerre

Défendez vos droits à vivre sans malheur
Pour donner au vivant le choix du bonheur
Saurons-nous ne vivre que dans les souvenirs
D'une Terre qui lutte pour sauver son avenir ?

La question du bonheur se promène sur un fil
Marcher, voler, nager ou flotter dans les îles
Forêts de Mangrove d'Australie ou d'Equateur
Forêts tempérées du Brésil ou d'ailleurs

À présent si les choix s'expriment par les voix
Ou par les voies brûlantes des hommes sans foi ni loi
Je laisse mon bonheur caché dans les forêts
Pour devenir oiseau fourmi ou sanglier

Pourtant les vents d'Est , de l'Ouest ou bien d'ailleurs
Ces vents qui laissent filtrer des idées de malheur
Se glissent sournoisement sans écouter l'humain
Qui rêve de continuer sa vie main dans la main.

Bercée de fraicheur par des vents bienveillants
Forêt tu t'accroches à la Terre où naissent tes enfants
À leur tour de chanter clair la verdure destinée
À rendre ce monde heureux jusqu'à son apogée

Vous m'avez entendue vibrer de belles couleurs
Multiples, sèches, ou imbibées de bonheur
Les étendues artiques couverte de cette glace
Acceuille un jeune saule pour habiter sur place

Vous m'avez vue du ciel couvrir des terres sans âge
Vous m'avez vu d'en bas chatouiller les nuages
Dans les profondeurs terrestres circulent fils et dentelles
On les appelle racines, et s'entrelacent entre elles.

MICHELE MENGUAL

La vie, MA vie !

« Bonjour, je m'appelle « Lô ». Vous cherchez à m'éviter quand je vous mouille les cheveux, vous me cherchez lorsque vous souhaitez vous rafraîchir. Mais moi je n'en fais qu'à ma guise. Seriez-vous aussi capricieux que moi ??? ».

« Bonjour Lô, effectivement, tu es bien capricieuse mais je suis compréhensive car sans toi, le monde n'existerait pas. En fait, tu dois le savoir, tu es apparue avant ma naissance. J'ai baigné pendant quelques mois dans le liquide amniotique du ventre de ma maman. Rigolo, non ?

Puis en grandissant, il a fallu apprendre à nager et je n'étais pas bien douée mais je t'aimais déjà. Je crois que j'ai pris le triple de leçons que les autres enfants. Mais tu n'y étais pour rien, je n'arrivais pas à coordonner les mouvements des jambes et des bras. Le maître-nageur croyait que j'avais peur de toi et me jetait dans les trois mètres de profondeur de la piscine. Pfff, j'adorais prendre des risques et je sautais même du grand plongeoir mais je me laissais couler et là, je tenais ma revanche, le maître-nageur venait à ma rescousse tout en hurlant de colère. Il ne m'a plus jetée dans l'eau mais il m'a mise dans un mètre cinquante de profondeur et m'a demandée d'attraper tous les cailloux qu'il avait disséminés en mettant la tête dans l'eau. Je les ramassais avec les orteils et il n'a jamais rien vu. Oui, j'ai pris trente leçons alors que les autres enfants en avaient dix. Cela m'était égal. J'ai toujours été frondeuse. Bien des années après, j'ai appris que cet homme avec un petit «h » était considéré comme le bourreau des enfants. Ouf ! La peste, ce n'était pas moi !

En grandissant, je me rappelle d'une fois où au collège, en plein match de basket-ball, je n'en pouvais plus de la canicule et j'ai demandé poliment au professeur de pouvoir aller boire aux robinets situés à trois mètres. Il a refusé, j'étais verte de colère ou plutôt rouge. J'ai insisté mais il n'a pas voulu. Lui aussi, je l'ai détesté.

Enfin ! J'ai adoré nager dans la mer. Si, si, je sais nager mais mal et je nage mieux sous l'eau que sur. Je n'ai pas peur de toi et heureusement d'ailleurs.

J'ai même sauvé ma mère et ma sœur qui, sur un matelas pneumatique chacune, étaient parties au loin, emportées par le courant. Je les ai ramenées sur le bord et j'ai eu droit à une belle engueulade de la part du maître-nageur sauveteur. Moi, je n'y étais pour rien !

J'ai toujours aimé jouer avec toi car tu m'apportes la sérénité qui me manque souvent. Nous nous servons de toi pour boire, nous laver et produire notre alimentation. Tu es indispensable au fonctionnement du climat et des écosystèmes. Tu apaises notre fatigue, tu nous permets de continuer à avancer lorsque nous sommes épuisés. Il est vrai que souvent, nous t'ajoutons dans nos verres remplis d'un autre breuvage (rires). J'aime me baigner dans tes eaux cristallines des lacs de montagne. Lors de mes randonnées au lac d'Ô justement, je transpire comme une bête pendant des heures et là, je te découvre enfin ! Quel bonheur et quel ravissement pour les yeux et nos membres endoloris par tant de kilomètres ! Tu m'accompagnes partout et lorsque je peux faire du canoë sur tes eaux plus ou moins propres, je dois l'avouer, c'est tout de même grisant, même si je tombe de mon embarcation ! Nous devons être reconnaissants des services que tu nous rends. Tu sauves nos forêts et ses habitants des incendies ravageurs allumés le plus souvent par des inconscients.

Oh ! Je te vois te réjouir de tous ces compliments mais on parle des maladies que tu peux engendrer comme la dengue, la gale… ? Et puis lorsque tu décides de déverser des milliers de mètres cubes dans des régions dévastées, tu tues des personnes et te remets-tu en question parfois ? Evidemment, tu vas invoquer le changement climatique qui ne te laisse pas d'autres choix que détruire des villes entières et de mettre à la rue des personnes qui ne t'ont rien fait. Tu gagnes du terrain chaque jour en effaçant de la planète des villages entiers qui vont devoir migrer ailleurs. Que dire des tsunamis qui ravagent des villes entières, des inondations à répétition qui laissent, dans nos esprits, des images de désolation ? Parfois, ton côté capricieux fait le contraire et amène certains pays à connaître la sécheresse et la famine. Il est difficile de voir des enfants décharnés qui ne demanderaient que quelques litres d'eau.

Depuis la nuit des temps, les Hommes t'ont cherchée, trouvée et parfois bien maltraitée, je l'avoue ! Mais tu es toujours là, pour apaiser nos esprits, nos corps.

Je ne sais pas si les Humains arriveront à te protéger un jour mais sache que tu es, pour moi en tout cas, un bienfait de Dame Nature. J'essaie toujours de t'économiser, de faire attention à ne pas te souiller et j'ai le sentiment que tu ne seras pas éternelle. J'espère vivement que je ne connaîtrai jamais cette période. Je ne voudrais pas terminer sur une note négative et cela me fait penser à toi, encore une fois.

Quand j'ai vu ton prénom, Lô, j'ai tout de suite su que j'aimais ce mot. En effet, j'utilise souvent cette appellation « Lô » car le plus grand bonheur de ma vie s'appelle Laura et c'est MA fille.

-=-=-=-

CHANTAL CRESPY

Viva Italia

Dans la Boulangerie-Pâtisserie du village, proche du Château de Chenonceau un chapelet de bêtises s'énonçait à voix haute :

- *« tartine fleurie de groseilles !!! Pourquoi ? Pensez-vous que les groseilles fleurissent sur une tartine ?....*
- *C'est une image voyons....*
- *Non c'est de la poèsie... Un Chatoiement sucrée*
- *Moi j'y connais rien en fruit, ça vient d'où cette idée ?....*

Bien connue et adorée des clients et clientes, la patisserie de Chafouin Les Mines présente chaque mois des nouvelles pâtisseries. Personne ne connaissait le Maitre d'Ouvrages, on le supposait travailleur passionné dont le but était évident : « REGALER LA POPULATION »

Les gourmants arrivaient de toute la région. On disait que Chafouin Les Mines devait s'incrire au tableau des Meilleurs Patissiers de France. Néanmoins le charmant patissier restait invisible. Alors, pourquoi l'imaginer charmant ? Est-ce que se régaler de succulents gâteaux suffit à éliminer la question qui chatouille les gourmands : « Qui est-il ? Ou Qui est-elle ? Ou d'où vient-il ? Ou d'où vient-elle » Les idées les plus loufoques défilaient : « *c'est un ancien charron qui s'ennuyait et qui préféra travailler la farine plutot que le bois...* » Mais le charpentier du village s'indignait de tant de mépris, travailler le bois n'a rien à voir avec trifouiller la farine… La réflexion s'impose ? Les deux métiers sont tout à fait honnorables…

C'est un touriste (un italien) qui délivra, enfin ! La plus grande falscification et trahison du soi-disant patissier : ces patisseries arrivaient d'Italie !!! Le soi-disant pâtissier fut traité chameau ! De chapardeur ! (la pâtisserie ferma pour ouvrir avec un vrai pâtissier, et sous un autre nom : Viva Italia !

MICHELE MENGUAL

Le fil invisible

J'ai encore perdu une magnifique occasion de me taire. Il faut dire aussi qu'on m'a lancé un défi. Et il y a une chose qu'il faut savoir sur moi : je suis incapable de résister à un défi. C'est plus fort que moi. Vous pouvez me demander de participer au concours du plus gros mangeur de boudin, de faire des mèches bleues ou de participer à un concours d'écriture... je répondrai toujours la même chose : "Même pas peur !"

La peur, elle, arrive juste après. En général au moment où je découvre dans quoi je me suis embarquée. Cette fois-ci, mon intrépidité s'est arrêtée net à la ligne suivante *"Surprenez-nous mais attention à utiliser les dix mots suivants"*. Jusque-là, rien d'alarmant.

Je m'attendais à une liste de mots qui s'aiment bien, qui se connaissent depuis longtemps et qui prennent le thé ensemble comme : Amour. Liberté. Voyage. Espoir. Enfin... des mots qui donnent l'impression que l'inspiration arrivera toute seule. À la place, j'ai lu : **Chapelet, Charmant, Chapardeur, Charron, Chafouin, Château, Chatouilles, Charpentier, Chatoiement, et Chameau.**

Je les ai relus. Lentement. Puis une deuxième fois. J'ai même vérifié que je n'avais pas sauté une ligne, oublié un mot. Quelque chose.

Mais rien.

Je suis restée un long moment devant cette liste. Puis j'ai éclaté de rire. Parce qu'il faut quand même avoir une sacrée imagination pour réunir ces dix mots dans la même histoire. J'ai d'abord cru que les organisateurs avaient simplement choisi dix mots qui se suivaient dans le dictionnaire… Même pas, j'ai vérifié.

Alors là, je me suis dit qu'il existait deux possibilités :

La première : les organisateurs étaient des génies.

La seconde : ils avaient pris cette décision juste après un apéritif beaucoup trop convivial.

À ce stade, je refusais d'écarter l'une ou l'autre hypothèse.

J'ai essayé d'être sérieuse. J'ai pris une feuille. Un stylo. J'ai écrit les dix mots en cercle. Puis en colonne. Puis en étoile. J'ai tracé des flèches dans tous les sens. Au bout de vingt minutes, ma feuille ressemblait davantage au plan d'évasion d'un détenu particulièrement motivé qu'à l'ébauche d'une nouvelle.

Rien. Absolument rien ne me venait.

Je me suis donc posé les seules questions qui avaient un minimum d'intérêt.

Est-ce qu'un **chameau** peut être **charmant** ? Je veux dire... vraiment **charmant** ? Je crois que oui. Enfin... tout dépend du **chameau**.

Est-il chatouilleux ? Personne n'a jamais publié d'étude scientifique sur le sujet, ce qui est franchement regrettable.

Et surtout… Que ferait un **chameau** dans un **château** ? Je vous vois déjà lever les yeux au ciel. Moi aussi. Mais une fois que cette image s'est installée dans ma tête, impossible de la faire partir.

J'ai soupiré. J'ai fermé les yeux une seconde. Et quand je les ai rouverts…

Le **château** était là. Immense. Planté au milieu de nulle part, avec ses tours qui cherchaient à accrocher les nuages. Dans la cour, un vieux **charpentier** réparait une poutre avec la patience de ceux qui savent que les belles choses prennent du temps. À quelques mètres de lui, un **charron** terminait une roue si parfaitement ronde qu'on aurait cru qu'elle pouvait faire tourner la Terre.

Tout semblait paisible.

Jusqu'à ce qu'une silhouette traverse la cour en courant. Un petit homme. Les poches pleines de tout et de rien. Le sourire malicieux, le regard délicieusement **chafouin**.

"Encore toi…" souffla le **charpentier**.

Le **chapardeur** venait de dérober le vieux **chapelet** de la gardienne du **château**. Pas parce qu'il avait de la valeur mais parce qu'il était chargé d'histoires. Chaque perle avait gardé la trace d'une prière, d'un pardon, d'une promesse, d'un être aimé. Et certaines choses valent bien plus que l'or.

Le vieux **charpentier** se lança à sa poursuite. Le **charron** leva les yeux de sa roue, hésita une seconde... puis repartit travailler. Il connaissait trop bien le **chapardeur**. On ne rattrape jamais quelqu'un qui vole des souvenirs.

Au détour d'une allée, le voleur s'arrêta net. Face à lui se tenait… Un **chameau**. Oui. Je sais. Moi aussi, ça m'a surprise. On en revient à la même question: qu'est-ce qu'un **chameau** pouvait bien fabriquer dans un **château** ? Et, à bien y réfléchir… Lui non plus n'avait pas l'air de savoir.

Ils se regardèrent quelques secondes. Le **chapardeur** tenta de passer discrètement, mais son manteau frôla le cou de l'animal. Le **chameau** éclata d'un rire si sonore que les vitraux en tremblèrent. Il craignait les **chatouilles** (évidemment, pourquoi en serait-il autrement ?) Son rire résonna sous les voûtes.

Le **charpentier** s'arrêta. Le **chapardeur** aussi. Même le **charron** leva enfin la tête.

À cet instant précis, un rayon de soleil traversa les vitraux. Le **château** se remplit d'un incroyable **chatoiement**. Les murs n'étaient plus gris, ils devenaient bleus, rouges, dorés, violets. On aurait dit que la lumière s'amusait à peindre des rêves.

Personne ne parlait.

Le **chapardeur** regarda le **chapelet** qu'il tenait encore dans sa main. Puis il le tendit au vieux **charpentier**: "Je crois que je me suis trompé de trésor". Le vieux **charpentier** sourit. Pas un grand sourire. Juste celui des gens qui retrouvent un peu de foi en l'humanité.

Le **chapardeur** repartit les mains vides. Enfin… Pas tout à fait. J'aime à croire qu'à partir de ce jour-là, il ne vola plus les bijoux; il préféra chaparder la tristesse des gens. Elle est bien plus lourde à porter... mais infiniment plus belle à faire disparaître.

Le **charpentier** continua de réparer les poutres. Le **charron** continua de fabriquer des roues. Le **chameau** continua de vivre dans son **château**. Et personne ne trouva plus cela étrange. Étrangement… Moi non plus.

Je rouvris les yeux.

La feuille était toujours devant moi. Les dix mots n'avaient pas bougé d'un doigt. C'était pourtant moi qui n'étais plus vraiment là.

Il paraît qu'en grandissant, on perd son imagination et son insouciance. Je ne crois plus que ce soit vrai, je pense simplement qu'on oublie où on les a rangées. Parfois, il suffit de dix mots improbables pour les retrouver. Ou d'un défi qu'on accepte un peu trop vite. Ou d'un **château**. Ou d'un **chameau**.

Finalement, peut-être que les organisateurs savaient exactement ce qu'ils faisaient. Ils ne nous demandaient pas d'écrire une histoire, ils nous invitaient simplement à redevenir des enfants.

Parce qu'un enfant ne se demande jamais si un **chameau** a sa place dans un **château**. Il entre, il lui dit bonjour et il évite soigneusement de lui faire des **chatouilles**. Alors, si un jour vous croisez un **chameau** devant un **château**, ne cherchez surtout pas à savoir ce qu'il fait là. Demandez-lui simplement s'il craint les **chatouilles**. S'il éclate de rire… Vous saurez que mon histoire n'était, certes pas raisonnable mais disait vrai.

MARIE RIVOIRE

PRIX DU JURY

Cher Victor, tu sais à quel point j'ai le syndrome du sauveur ! C'est plus fort que moi, à chaque fois que je suis témoin d'une injustice je ne peux m'empêcher d'essayer d'arranger la situation. Ce n'est pas pour rien que nous sommes devenus amis. De ton côté, tu n'es pas en reste.

Tu connais également mon goût pour la nature et sa préservation. Tu râles assez que je me sois installée dans la campagne au milieu des tracteurs, loin de Paris. Nous ne nous voyons plus assez à ton goût.

Tu peux tout de même remercier ce très cher Alexander Graham Bell, qui a inventé cette incroyable machine pour parler à distance, il y a presque dix ans en arrière. Le Téléphone.

Le printemps arrive vite et tu vas pouvoir te reposer dans ma maison de campagne sur tes longues vacances. Tu n'auras pas besoin de mettre dans ta valise tes redingotes et tes chaussettes assorties.
Tu verras, le coin est très inspirant et je suis persuadée que de magnifiques poèmes germeront de ton esprit.
Mon voisin agriculteur cultive des hectares de fraisiers. Je te préparerai de bonnes confitures de fraise et de bonnes tartes aux fruits comme je sais si bien les faire. Tu vas te régaler. Tu regretteras moins ton Paris bien aimé.

Je papote et je m'égare. Revenons-en à mon roman.

Tu sais que notre cher gouvernement va offrir une immense statue à nos lointains voisins américains. A l'époque notre regretté ami, Viollet-le-Duc avait hâte de la voire enfin terminée. Eh bien, figure-toi que j'ai eu au téléphone Gustave (Eiffel), qui a repris le chantier, qui m'a signifié qu'elle devrait être entièrement construire et installée à New-York d'ici à fin 1886. Je crois me souvenir qu'ils veulent la nommer « Statue de la Liberté » en référence à La Déclaration d'indépendance signée en 1776. Cela me plairait beaucoup d'aller à son inauguration avec toi. As-tu déjà été en Amérique ?

J'ai donc imaginé une histoire où cette géante de cuivre serait l'héroïne de mon nouveau roman. Et comme une idée en appelle une autre, elle va partir à la recherche d'un animal disparu pour essayer de le sauver. Oui, oui…. Tu vois ce que je veux dire par syndrome du sauveur. Mon trait de caractère déteint dans mes romans.
J'ai emporté avec moi la vieille malle de mon père et dedans se trouvait un dessin de dodo. Le fameux oiseau disparu de la surface de la terre depuis la fin du XVII^{e} siècle. Pour faire court, je me suis intéressée à cette lithographie et j'ai cherché à en savoir plus sur cet étrange oiseau. Au fur et à mesure de mes recherches mon enthousiasme c'est transformé en tristesse. Une peine qui pesait lourd sur mon cœur. Cette fois-ci, je me suis sentie impuissante. Je n'étais plus qu'une vieille caricature du sauveur que je rêve d'être dans ma petite vie sur Terre.

Je reconnais bien là, la passionnée que tu es. Tu es bien trop dure avec toi-même. Tu dois croire en tes projets et tes luttes. Tout ne pourra pas aboutir du premier coup. Mais si ce n'est toi, ça sera les générations futures qui pourront cultiver les petites graines que tu plantes aujourd'hui et que tu sèmeras demain.

Merci mon Victor pour tes mots doux qui me réconfortent.
Voici une ébauche de mon roman que je retravaillerai en profondeur avec plus de détail. J'attends bien sûr de ta part une critique constructive qui m'aiderait à peaufiner ma future œuvre. Ce serait vraiment un grand honneur d'avoir une touche « Victorienne » dans ce livre.
Ah, si je pouvais avoir ta plume et ton talent !

La Statue de la Liberté en quête des derniers dodos

Par une chaude journée d'été de 1887, les touristes venus de toute la planète se pressaient au pied de la Statue de la Liberté. Chacun voulait monter dans son flambeau, d'aucun dans sa couronne, d'autres ayant le vertige préféraient l'admirer d'en bas.
La statue mesure 46 mètres de haut et repose sur un piédestal en pierre de 47 mètres de hauteur. Du flambeau on pouvait voir à des kilomètres à la ronde, tout paraissait infiniment petit. Ce n'est donc pas pour rien que son deuxième nom était ***La Liberté éclairant le monde.***

Ce jour-là, le soleil brillait si fort que les glaces fondaient. De son socle la Statue pu même voir un petit garçon pleurer. Sa glace à la fraise coulait sur les pavés. Les touristes sortirent de leur sac, gourdes d'eau, serviettes, éventail.

Le soir, lorsque tout le monde repartit, la Statue aperçut près de son socle une lithographie un peu froissée représentant un drôle d'oiseau rond, avec un gros bec et de petites ailes.
— Quel est donc cet animal ? se demanda la Statue. Je n'en ai jamais vu de semblable.

La nuit tombait, tout était calme sur Liberty Island et la grande dame s'endormait.

Elle fut réveillée par des rires et des chants de dauphins qui s'amusaient dans le fleuve autour de l'île. Elle leur aurait bien demandé de faire moins de bruit mais elle était comme envoutée. Elle n'avait jamais vu de dauphins pareillement colorés. Leurs queues scintillaient au clair de lune et miroitaient mille couleurs.

C'est alors qu'un des dauphins se retourna vers elle et lui murmura de sa voix enchanteresse.
- *Nous pouvons répondre à ta question. Il te suffit de nous suivre.*

Un autre dauphin chanta « Nous ne sommes pas des dauphins mais des êtres extraordinaires appelés sirènes, nous parcourons sans fin les mers. Nous ne sommes pas des dauphins et si tu viens avec nous nous te promettons monts et merveilles »

La statue alluma sa torche et l'approchant de l'eau, vit ces étranges créatures. Elle les interrogea au sujet de l'oiseau.
-Vous qui avez parcouru les mers, dites-moi où se trouve cet oiseau dodu ? Quel est son nom ?

Alors une des créatures sortit de sa longue chevelure rousse une grosse perle transparente.
-Ton oiseau est un dodo mais plus jamais tu ne pourras le trouver. Sur l'île Maurice il vivait avant de se faire exterminer.
La sirène leva du bout de ses bras la perle géante qui s'illumina et qui telle une ***boule de cristal*** *révéla la triste histoire du dodo. Alors apparu l'île Maurice couverte de forêts, les dodos vivants paisiblement, puis l'arrivée des navires, des animaux introduits par les hommes et la disparition progressive de ces oiseaux jusqu'au dernier d'entre eux.*
La statue laissa couler une larme aussi blanche et brillante qu'un diamant. Elle se brisa au sol projetant des dizaines de gouttes dans la rivière Hudson, provoquant une houle qui se fit sentir jusqu'aux plages de Manhattan.
— Je ne peux pas laisser cette histoire se terminer ainsi !

Les sirènes qui étaient de grandes collectionneuses d'objets venant de la terre lui proposèrent un marché. Sa torche contre un retour vers le passé. La statue hésita et leur proposa en échange un morceau de sa couronne à la grande joie des femmes poissons.

L'eau commença à bouillonner et un grand ray de lumière multicolore vint percuter la flamme de la géante. La lumière était si vive que la statue due fermer les yeux. Lorsqu'elle les réouvrit, un autre monde s'offrait à elle. Ici, plus de béton mais une forêt luxuriante d'un côté et un lagon bleu turquoise de l'autre. Sa torche avait ouvert un portail tridimensionnel à travers le temps et l'espace.

De la plage où elle se trouvait, une magnifique sirène aux cheveux argentés chantait parmi les coraux. Elle leva le doigt et montra au loin une famille de dodo qui cherchait à manger. Avant de disparaitre dans l'océan elle murmura.
-Ils ignorent encore le danger qui approche. Va, sauve-les ! C'est ton destin.

La statue s'approcha doucement des oiseaux pour les admirer. « Des oiseaux qui ne volent pas sont des oiseaux vulnérables, se dit-elle »
Elle passa un long moment à les observer puis décida de visiter l'île à la recherche d'habitants. Malheureusement elle dû se résoudre au fait qu'elle était seule. Aucun humain ne vivait ici.

Plus tard, elle entreprit de se faire un abri pour dormir. Lorsqu'elle entendit une branche craquer derrière elle.

- *Que fait une dame seule perdue sur une île ? Maugréa un vieux barbu tenant dans sa main droite une canne et de l'autre un poisson.*

Elle lui raconta son histoire. Le vieux bonhomme la trouvait vraiment bizarre mais après-tout, cela faisait bien longtemps qu'il n'avait croisé âme qui vive. Il était vêtu d'un étrange ***kimono*** *qui avait dû être blanc à une époque. Il raconta à son tour son histoire. Il venait de loin. D'un pays nommé « Japon ». Il était maitre d'arme et parcourait les mers avec son équipage pour former les plus grands guerriers. Sa force, il la tenait de sa sagesse. Pour lui, le plus grand des guerriers ne se battait que pour se défendre. Lors d'une énième traversée, une énorme tempête avait eu raison de son navire, de son équipage et de ses disciples. Il avait pu monter sur une porte qui flottait et qui avait dérivé sur l'île où il vivait désormais.*

Victor, la partie qui suit sera détaillée ultérieurement. Je coince un peu. Je souhaite mettre en avant la sagesse du vieux monsieur grâce à ses connaissances acquises tout le long de sa vie comme apprenti guerrier, puis comme guerrier formateur. Je souhaite également évoquer son temps passer sur l'île et comment il s'est débrouillé seul pour survivre.
J'aimerais mettre en avant la collaboration du Sage et de la Statue de la Liberté pour sauvegarder les dodos.

Je pensais qu'ils pourraient construire une sorte de sanctuaire où ils protégeraient les nids des dodos des animaux sauvages qui seront importer par les hommes, les futurs colons. Et ainsi, préserver leur environnement.

Penses-tu que faire de la Statue une sorte de déesse de l'île soit une bonne idée ? Lorsque les colons arriveront sur l'île ils auront besoin de se nourrir, il faut donc trouver une idée assez accrocheuse qui permettrait au Sage et à la Statue de convaincre les hommes d'épargner cet oiseau. Est-ce que ce serait le Sage, maitre guerrier qui se battrait pour défendre la forêt ? Est-ce que ce serait la Statue qui avec sa torche magique ferait peur aux hommes ? Je pense qu'il serait bien d'inclure les colons, les pêcheurs et autres humains qui viendrait sur l'île, de l'intérêt de ne pas décimer la population de dodo ou de tout autres animaux. De mes recherches à la grande bibliothèque de Paris, j'ai vu que cet animal n'était même pas très goûtu. Voici, ci-après, comment j'aimerais terminer cette histoire.

Pour remercier la statue, le plus vieux des dodos lui offrit une de ses plumes.
- *Ainsi, tu ne nous oublieras jamais. Nous serons toujours près de toi.*

Le sage, lui, avait décidé de rester sur l'île pour continuer à protéger ce magnifique territoire. La Statue lui avait proposé de l'emmener dans le futur. Mais le sage préférait la quiétude de la forêt à l'effervescence du nouveau monde. Peut-être dans une autre vie, lui avait-il répondu.

Alors que la statue s'apprêtait à traverser le portail du temps, elle jeta un dernier coup d'œil sur les dodos qui gambadaient librement. C'est à ce moment-là qu'un léger souffle de vent fit s'envoler la plume du vieux dodo. Le paysage tourbillonna et devint flou. Tout se mit à disparaître.

Quand elle retrouva ses esprits, la Statue était de nouveau sur Liberty Island. Les premiers rayons du soleil éclairaient le port de New York. Au pied de son socle, le dessin du dodo était toujours là.

Elle regarda autour d'elle, espérant apercevoir les sirènes et le Vieux sage barbu dans son kimono. Mais il n'y avait que le bruit des vagues et le cri des mouettes. La Statue comprit alors que tout cela n'avait été qu'un rêve.

Les touristes arrivaient tout doucement. C'est alors qu'une petite fille japonaise ramassa le dessin du dodo. Elle portait une robe avec une sirène pailletée. Elle se tourna vers son grand père et lui montra le dessin. L'homme vêtu d'un kimono sobre portait une longue barbe blanche. Derrière ses petites lunettes il fixa le dessin et raconta à sa petite-fille la légende perpétuée par ses ancêtres.

- *Tu vois Sakura, cette légende raconte qu'il y a fort longtemps, une déesse apparue sur l'île des dodos afin de les sauver d'un terrible destin. Avec l'aide d'un vieux Sage qui habitait seul sur l'île, ils créèrent un sanctuaire pour permettre de sauvegarder cette espèce vulnérable des futurs hommes qui viendraient sur l'ile*
- *Mais grand-père, j'ai lu dans un livre que le dodo avait disparu de la Terre pour toujours. Cela veut dire qu'ils ont failli à leur mission ?*
- *Tu as raison ma petite, sur le fait que les dodos ont disparu. Mais cette légende dont je ne t'ai pas raconté la fin nous montre une chose importante. Il est impossible de remonter le temps et de ce fait l'homme doit faire attention à son environnement. La planète est un bien précieux. Il faut préserver les océans, les forêts et tous les Êtres qui y habitent. Avec la contribution de tous nous pouvons arriver à vivre en harmonie sans se détruire.*

La petite fille rangea délicatement le dessin dans son petit sac arc en ciel puis regardant la Statue de la Liberté dit à son grand père.

- *Grand-père, je voudrais être aussi grande que cette statue pour surveiller le monde. De mes grandes jambes j'en ferais le tour et en serais la gardienne.*

Alors le vieil homme s'agenouilla pour se mettre à son niveau. Il la regarda dans les yeux puis lui murmura.

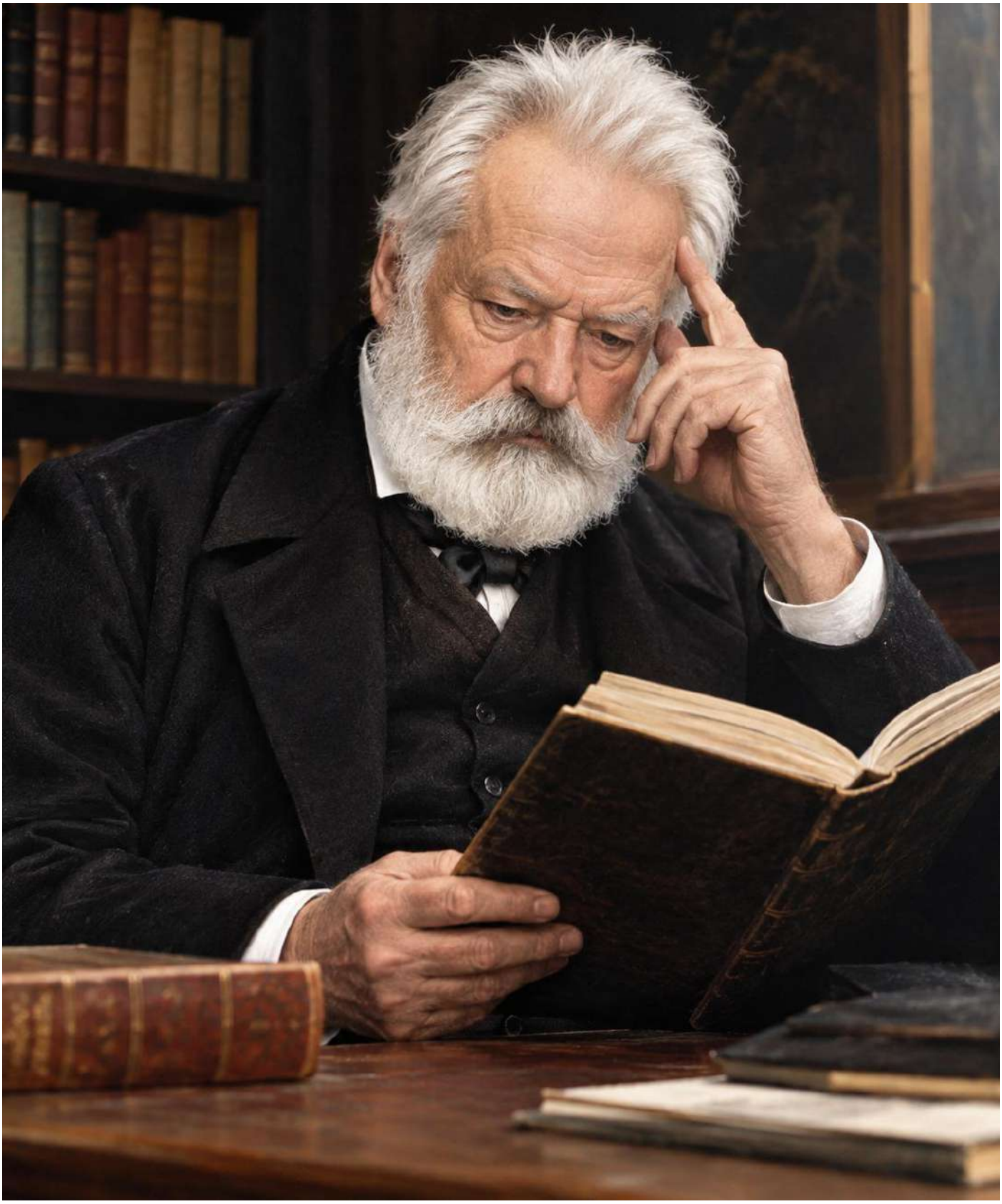
- *Ma petite Sakura, tu pourras faire de grandes choses. Laisse ton cœur te guider, il t'emmènera sur le chemin de la sagesse. Tu seras alors la plus grande des guerrières. Parce que les plus grands guerriers ne se battent que pour défendre les plus fragiles. Les rêves ne peuvent pas changer le passé, mais ils peuvent changer notre façon d'agir pour l'avenir. Les animaux disparus ne reviendront pas, mais chacun de nous peut contribuer à protéger ceux qui vivent encore aujourd'hui, afin qu'ils ne deviennent pas les dodos de demain.*

Merci d'avance cher Victor pour ta relecture. Pour le fun j'ai demandé à ChatGPT de me générer une image. Regarde ce qu'il m'a sorti. J'ai bien rigolé avant d'apprendre que ChatGPT n'était pas bon pour la planète. Je verrai avec notre cher ami Paul Cézanne s'il peut me créer une peinture que je mettrai en première de couverture.



Chère amie, je te remercie pour ta confiance. Je ne manquerais pas de te faire un retour. Mais tu devras attendre le printemps qui arrive bientôt et mon installation chez toi pour les vacances. J'ai hâte de déguster une de tes délicieuses tartes aux fraises, accompagnée de ta succulente citronnade. Nous aurons tout le loisir d'échanger sur nos œuvres respectives. Et promis je laisserais mes redingotes et mes chaussettes au placard.

GHISLAINE PALOP





L'équipe du service Culturel de la ville de Fonbeauzard. :

Place Simon Montariol
31140 Fonbeauzard

www.ville-fonbeauzard.fr

Crédit photos : Freepik - Création : Moussa Talbi - Impression : Mairie de Fonbeauzard - 10/2026